

JOURNAL HELVETIQUE O U RECUEIL

DE

*Pièces fugitives de Littérature choisie ; de Poësie ;
de Traits d'Histoire , ancienne & moderne ; de
Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nou-
velles de la République des Lettres ; & de di-
verses autres Particularités intéressantes & cu-
rieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

A O U S T 1 7 3 8



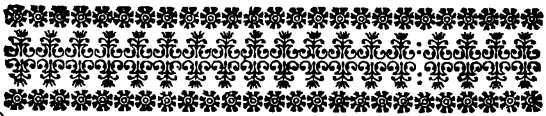
A N E U C H A T E L .

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

M D C C X X X V I I I .

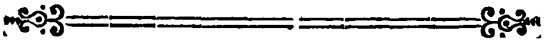
Avec Aprobation.





JOURNAL HELVETIQUE

A O U S T 1 7 3 8 .



A U X E D I T E U R S
M E S S I E U R S ,



O I C I un nouveau Discours que je vous envoie. Il étoit composé avant ma Maladie; mais je me proposois de le retoucher: Cependant je ne l'ai pas fait, soit parce que je me suis flaté qu'il pouvoit passer tel qu'il est, soit parce que je ne me trouve pas assez bien remis pour écrire quelque tems sans m'incomoder. Cette dernière raison m'empêche aussi de remercier comme je le voudrois, les Auteurs, qui ont bien voulu me faire

part de leurs Remarques. Je les ai reçues avec trop de reconnoissance , pour ne pas m'aquiter de ce devoir aussitôt que ma santé me le permettra. Pour vous, Messieurs, quoi que je sente bien que les Eloges, que vous donnés à mes Discours, sont trop flatteurs, je ne laisse pas de vous en savoir gré. Je vous prie d'être persuadés qu'on ne peut pas vous estimer plus que je le fais, ni être plus sincérement.

Messieurs

*Vôtre très-humble &
très obeissant Serviteur*
LE SPECTATEUR SUISSE.

LE SPECTATEUR SUISSE

Personne ne lit pour aprendre ;
On ne lit que pour critiquer.

DES HOULIÈRES.

DE tous les Métiers celui d'Auteur est assurément le plus ingrat. Si l'on écrit bien, l'on excite souvent la jalousie ; si l'on écrit mal, on s'atire toujous le mépris. Il est vrai qu'on loüe pour l'ordinaire un Ouvrage excellent ; mais c'est avec beaucoup de retenue : Au lieu que s'il est médiocre, on le critique impitoiablement. Se mêler d'instruire les autres, c'est se mettre en quelque façon
au

au dessus d'eux : c'est donc ofenser leur amour propre & blesser leur vanité. Le moien après cela que l'instruction soit agréablement reçue. Voulez-vous amuser & plaire ? Vous ennuiés un Lecteur grave & sérieux, qui méprise tout badinage. Celui même qui se plaît aux Jeux d'Esprit vous lira avec dégoût, s'il ne se trouve pas d'humeur de rire. Atraper enfin le goût général & le satisfaire ; c'est une chose impossible : La *Pierre Philosophale* n'est pas plus difficile à trouver. Celui-ci ne veut que du sérieux ; celui là n'est chatouillé que par un joli badinage. Pour plaire à cet autre, il faut savoir mêler l'agréable à l'utile ; presque tous ont un goût, une manière de penser, des inclinations & des interêts si diférens, qu'on ne sauroit contenter les uns sans risquer de déplaire aux autres. Ces difficultés devroient sans doute rebuter les Auteurs, A quoi bon se donner tant de soins pour des ingrats, qui ne vous tiennent aucun compte de vos peines ; pour des capricieux, qui jugent tout de travers de vôtre Ouvrage ; pour des ignorans encore, qui n'en sentiront point les beautés.

Mr. PINPAN ; qui n'a pour tout talent qu'un Jargon de Ruelle, vous dira froidement du meilleur Ouvrage : *Cela est passable ; mais j'admire l'Auteur de s'être inutilement donné la torture pour le composer. Le bon Homme ne dit*

rien qu'on ne jache déjà ; & si l'on vouloit se donner la peine d'écrire, il ne seroit pas bien difficile de faire mieux. Je vous entens, Mr. Pinpan, vous voulés nous persuader que vous êtes pour le moins aussi habile que cet Ecrivain, que vous dédaignes. Mettés donc la main à la Plume ; & voyons comment vous vous tirerés d'affaire.

Parlés, Mr. SOTON, que pensés vous des Ecrits de SOLINDE ? Hé mais ! je dis qu'ils ne sauroient être bons. Et si vous connoiffiés leur Auteur, vous en diriez tout autant. C'est un gros petit Homme, fort massif : Quand il parle, je l'entens ; &, qui plus est, je ne suis point embarrassé à lui répondre. Jugés donc si une figure, comme celle là, peut avoir de l'Esprit & du Bon Sens ; cela est impossible ; & il lui fiéroit fort mal d'avoir plus d'Esprit que les autres.

Je vois un *Savant* froncer le sourcil, à la lecture d'un Ouvrage d'Esprit : Il hausse les épaules ; il secoue la tête. Qu'est-ce donc ? L'Auteur manqueroit-il de génie ? Son Ouvrage est-il fade & languissant ? Point du tout ; vous n'y êtes pas. Le dédain de nôtre Docte signifie seulement qu'il s'occupe lui à des Ouvrages plus sérieux, plus solides & plus utiles ; qu'il en fait plus que cet Homme d'Esprit ; qu'il ne tiendroit qu'à lui d'écrire aussi joliment, si ces sortes d'Ecrits n'étoient pas

au

au deffous de fa gravité & de fa profonde Doctrine. C'est là tout ce qu'il vouloit vous faire comprendre.

Un *Bel-Esprit*, dont la Plume est légère ; qui fait éfleurer un Sujet badin avec beaucoup de grace ; qui abhorre les Matières sérieuses ; qui ne creuse point ; qui n'aprofondit rien , lira avec dédain le plus excellent *Traité de Morale* : *Cet Auteur est ennuyeux*, dira-t' il , d'un air fufifant ; *Dieu me préferve de l'imiter*, ni de lui *resembler jamais* : *fa Méthode sent le Pédant* ; il *assomme*, c'est ce qu'on apelle *s'apesantir sur la Matière*. Rien n'est plus aisé vraiment que d'écrire ainsi, si l'on avoit assés de patience, si l'on ne craignoit d'ennuier, si l'on n'avoit pas l'*Esprit trop vif*. Qui ne voit qu'il est plus difficile de voltiger légèrement que d'aller lourdement terre à terre ; d'inventer de jolies choses ; de créer des riens agréables, que de travailler d'après un tel, qui a traité le même sujet. Fort bien, Monsieur ; je comprends que vous series aussi capable que l'Auteur en question, si vous ne préfériés pas l'Esprit au Jugement, le Joli au Beau, l'Aggréable à l'Utile.

Il paroît un tel Ouvrage : Qu'en pense-t'on *JUDISTE* ? J'ignore le jugement qu'en porte le Public ; mais je le trouve excellent moi. C'est bien ainsi que j'en ai jugé, répond *DORILAS*. Je l'ai lû & relû ; tout m'y paroît beau & bon. N'oubliez pas vôtre jugement lui repartit *Judiste* ; il fait hon-

neur à mon goût. Ils se séparent ensuite pour un moment. *Dorilas* entre dans une Chambre, où il y avoit un Cercle de *Beaux Esprits*: On y parle du même Ouvrage; on le critique vivement: *Dorilas* est de l'avis des Censeurs: Il va même plus loin qu'eux: Il trouve la Pièce pitoïable. *Judiste* revient; il entend *Dorilas*, qui déchire cet Ouvrage. Il en est étonné. Cependant c'est tout ce que peut faire *Dorilas* que de penser & de juger comme la foule.

Je veux me mettre à lire, *Aristarque*; faites moi la grace de m'indiquer les Bons Livres. Vous me demandés là, Mon cher, une chose impossible. Comment donc, *Aristarque*, ne les connoissés-vous pas? Vous êtes si habile! Vous avés tant lû! Et c'est précisément, me répondit *Aristarque*, parce que je connois beaucoup les Livres, que je puis vous en conseiller peu de bons. Il n'en est presque point de tels, mon Ami; c'est pitié de voir comme on écrit; à peine peut on trouver une ligne entière, qui soit bien. Que vous êtes sévère, *Aristarque*! Vous me dégoutériés de la lecture; si je ne savois que vous êtes ennemi déclaré de tout ce qui écrit jamais.

Avés-vous lû les *Mémoires du Prince de***; me disoit l'autre jour *Mr. HECTOR*? Oui, lui répondis-je; & je les trouve affés amusans.

sans. Fort bien, me repartit-il : Vous ignorez sans doute que c'est un petit Bourgeois qui en est l'Auteur. Et qu'importe, repliquai-je ? Qu'importe ! ajouta précipitamment Mr. *Hector* : c'est que , si vous eussiez su cette Anecdote , vous en auriez jugé différemment. Les airs de Prince que s'y donne ce petit Ecrivain , & ce qu'il dit du Duc de ** , vous auroit choqué , revolté , indigné : cela est trop familier , trop libre assurément , c'est tout ce qu'il pourroit dire de son égal. J'avoue que la Remarque de Mr. *Hector* me fit rire. Quoi ! lui dis-je , *Monsieur* , voudriez vous que cet Auteur , sous le masque d'un Prince , parlât d'un Duc , ainsi que le feroit un simple Particulier ? N'est-il pas obligé de soutenir le Caractère , qu'il a pris ? cela est certain ; & c'est sur ce pié là qu'il faut juger de son Ouvrage : Il seroit ridicule d'en juger autrement.

En cet endroit survint , Mr. *ESPIEGLE*. Nous lui apripmes le sujet de nôtre Conversation : Il parût être de mon avis ; & ajouta , avec une feinte ingénuité ; qu'il ne pouvoit s'empêcher de remarquer que quelques endroits de cet Ouvrage étoient susceptibles d'un mauvais tour ; que pour lui , il les entendoit sainement ; mais que tous les Lecteurs n'étoient pas exemts de malignité ; & qu'enfin un Auteur devoit prévenir ces sortes d'interprè-

prétations. Si l'Auteur, repartis-je, y donne lieu par des expressions équivoques, il est dans le tort; mais, si les termes, qu'il emploie, ont un sens bon & raisonnable dans leur signification ordinaire & naturelle; c'est la faute de ceux, qui ne les envisagent pas du bon côté, & non celle de l'Auteur; car vous n'ignorez pas, *Monsieur*, qu'il n'est rien qu'on ne puisse mal tourner; puis qu'on a tordu l'ÉCRITURE SAINTE même.

Hé bien, FORTUNAT, les Ecrits de POLIGRAPHE vous plaisent-ils? A moi? Non, je vous assure. Je ne puis supporter ceux, qui se mêlent d'écrire; & ce Mr. laferoit bien mieux de s'occuper de sa fortune. Cela est solide, le reste n'est que du vent. Mais, *Fortunat*, repartis-je, quel mal y a-t-il, quand on a du goût, d'employer quelques heures à la méditation, à la lecture ou à la composition? Trouveriez-vous mauvais, par exemple, que *Poligraphe*, dans ses momens de loisir, fit une Reprise d'Ombre, se promènât, fit des Visites? Il n'y a pas du mal à cela, me répondit *Fortunat*. Vraiment, lui repartis-je, il y en a bien moins, ce me semble, à passer ce tems à écrire, à lire, ou à méditer. En s'occupant ainsi, on se forme le goût; on acquiert des connoissances utiles; l'Esprit & le Jugement se perfectionnent: Au lieu que dans le Jeu, les Visites & les

Pro-

Promenades , le moindre mal qu'on puisse faire , c'est de perdre son tems. C'est là le sentiment & le goût de *Poligraphe*. Il a un soin raisonnable de sa fortune , mais il n'en est point Esclave. Il préfère un amusement utile & agréable à des récréations frivoles & souvent dangereuses.

Je n'aurois jamais fait si je voulois caractériser tous les Lecteurs ridicules , ignorans ou injustes. Mr. B U T O R s'imagine qu'il faut une année entière pour composer quatre pages ; & cela parce qu'il n'en feroit pas autant en un Siècle. M^{elle}. L U C I N D E dédaigne tout Ouvrage , où l'on ne parle pas d'Amour. C'est qu'elle a le Cœur tendre. Mr. M A T H A N A S E , qui a passé toute sa vie dans la poussière des Ecoles , ne sauroit , sans indignation , se voir éclipsé par un Homme de goût & d'Esprit , qui a plus de naturel que d'aquis. Un Sot admire beaucoup par bêtise ; un Homme d'Esprit n'approuve rien par vanité ; un Bourru critique tout par caprice.

Avoüons cependant qu'il y a une espèce de manie , commune aux Auteurs & aux Lecteurs. La folie de ceux là , c'est d'écrire toujours ; & la folie de ceux ci , c'est de n'approuver jamais. Les premiers écrivent pour être applaudis ; les autres lisent pour blamer. Un Auteur se consolera même de la Critique , pourvû qu'on le lise ; & un Lecteur lira volon-

fontiers pourvû qu'il puisse critiquer. C'est ainsi que la vanité des uns & des autres se satisfait. Vous, Mr. l'Auteur, vous l'emportés sur vos Lecteurs, en ce que vous savés écrire; & vous, Mrs. les Lecteurs, vous avés cet avantage sur l'Auteur que vous découvrés des fautes, qu'il n'avoit pas aperçues. Voilà une espèce de compensation. Mais voulés-vous, Messieurs, devenir raisonnables & vous accorder? Que les uns écrivent pour instruire, & que les autres lisent pour profiter de l'instruction. Alors ceux la écriront moins, & ceux-ci approuveront d'avantage. Je méprise un Auteur, qui n'écrit que pour la Gloire; & je hais un Lecteur qui ne lit que pour la Critique. Je redoute encore les inutilités des Faiseurs d'*Infolio*, & je déteste la malignité des Censeurs éternels.



L E T T R E

A Mrs. L E S

EDITEURS DU MERCURE

Messieurs,

IL n'y a que quelques jours que j'ai reçû deux Sermons, qui ne font que de sortir de dessous la Presse d'*Ambroise Haude*. Ils ont été prononcés, en Allemand, par Mr. REINBECK.

Sa-

Savant Luthérien , & le bras droit de l'illustre Mr. W O L F F. L'habile Homme qui a procuré cette Version Françoisé , ne peut se lasser de célébrer le mérite de ces deux Discours , & du Prédicateur qui les a composés.

Ce petit Volume renferme plusieurs Pièces; une longue Epitre dédicatoire , un Avis & une Lettre à Mr. *Haude* & une courte Préface de l'Auteur des deux Sermons : Ensuite viennent les deux Discours. A la fin du premier , on a joint un Recueil , assés étendu , de Remarques , de la façon de Mr. *Reinbeck* , pour justifier divers Articles qu'il avoit avancés dans ce premier Discours. Toutes ces différentes Pièces ne forment qu'un petit in 8^o. d'environ 136. pages. Trois Savans ont travaillé à cette Traduction. Le premier ne se nomme point , quoi qu'il soit fort connu dans le Monde , par son Esprit , ses lumières & sa naissance. Il a traduit le premier Discours , & fait la Dédicace & l'Epitre au Libraire. Les Remarques sont de la Traduction de Mr. F O R M E I , & nous devons la Version du second Discours à Mr. P E R A R D.

L'Avis au Libraire parle en ces termes de ces deux Savans. *Mr. FORMEI * est Ministre de l'Eglise*

* Outre plusieurs Extraits , de sa façon , qui se trouvent dans la Bibliothèque Germanique; il est Auteur de la Feuille périodique qui paroissoit à Berlin trois fois la semaine , sous le Titre de Mercure & Minerve. Aujourd'hui il donne tous les Mois , une Brochure intitulée , Amusemens littéraires , moraux & politiques.

glise Française, & Professeur au Collège François de Berlin, dont les beaux talens sont très connus à toute cette Capitale, & seroient encore plus considérables si sa santé, fort altérée depuis long-tems, ne l'empêchoit de se livrer à l'Etude avec toute l'ardeur qu'il a pour elle. Mr. J. PERARD, Pasteur de l'Eglise Française de Gramtzu, est un des plus beaux Génies que nous aions, & il s'est acquis, par son Eloquence & par son savoir, l'aplaudissement du Public & l'estime des Personnes les plus distinguées.

J'ai crû, Messieurs, que des Sermons si vantés méritoient bien un Extrait, & qu'il pourroit occuper une place dans votre Journal. Si quelque chose peut diminuer le prix de l'Extrait que je vous envoie, ce n'est pas le manque de fidélité; mais peut être quelques Remarques que j'ai pris la liberté d'y joindre, & dans lesquelles je ne suis pas toujours de l'avis du célèbre Prédicateur & de son savant Panégiriste. Si c'est ma faute, vous en jugerez. Je suis.

Messieurs

Votre très humble
&c.

EXTRAIT

E X T R A I T

De deux Sermons, que Mr. JEAN GUSTAVE REINBECK, Conseiller du Grand Consistoire, Prévôt & Inspecteur de l'Eglise de St. Pierre, a prononcé à Berlin, devant le R O I, le 1^{er}. & le 2^{eme}. jour de Noël 1737.

CES deux Sermons roulent sur le Mystère de l'Incarnation du F I L S de D I E U , à l'occasion de l'Evangile du jour, qui se lit au Ch. II. de *St. Luc*, dans les 12. premiers Versets.

Dans l'Exorde du premier Discours, le Savant Prédicateur remarque, que la plupart des Hommes ou rejettent les Mystères Divins comme faux, ou pour le moins, qu'ils doutent de leur certitude.

*Cependant, dit-il, nous faisons profession de croire dans le second Article de notre Confession de foi, que le Fils de DIEU, en naissant de la Vierge Marie, devint Homme, * & en même tems notre Médiateur; ce que l'Ecriture ** nous fait regarder comme un fort grand Mystère. Toute la Religion Chrétienne est fondée sur cette Vérité. C'est elle qui nous distingue des Paiens, des Juifs, & des Mahométans. Cependant un bon nombre de ceux qui affectent le nom de Chrétien, ne le croient pas, parce qu'ils*

* La Divinité ne devint pas Homme; mais, s'unit à la Nature-humaine.

** I. Timoth. Ch. III. v. 16.

qu'ils ne peuvent pas s'imaginer que la Religion Chrétienne soit susceptible de Mystères.

C'est pour lever ces funestes scrupules, que Mr Reinbeck entreprend de montrer dans son premier Discours la réalité de ce Mystère.

Dans cette vue il commence par définir ce qu'il entend par un Mystère. *C'est, dit-il, un fait qui existe, sans que nous comprenions comment il existe.* On ne doit pas conclure de là, dit Mr Reinbeck qu'il soit impossible de se faire aucune idée d'un Mystère. *Bien loin de là, il est absolument nécessaire que nous comprenions sa possibilité, * & que nous soions convaincus, qu'il n'implique pas contradiction.* Il faut de plus qu'il existe réellement, & que nous soions en état de prouver son existence.

Ensuite le Prédicateur prouve qu'il y a de tels Mystères dans la Nature. Il en trouve dans le retour du Soleil, d'un Solstice à l'autre, par où les jours s'allongent & diminuent alternativement; dans la configuration des Fleurs, & dans la diversité de leurs couleurs, de leurs odeurs & de leurs saveurs, quoi qu'elles naissent souvent sur la même motte de terre. Tout ce que les Philosophes ont imaginé, pour expliquer ces Evénemens naturels, paroît insuffisant à Mr Reinbeck. Il dit la même chose de la manière en laquelle nous remuons les différens Membres du Corps, & de la manière en laquelle nous pensons.

Voi,

(*) Donc le Mystère de l'Ubiquité de la Nature-humaine de J. C. n'est pas un Mystère que nous puissions croire,

Voici ses propres termes : *Nous avons tout la faculté de remüer nos Membres , & nous les remuons de plusieurs façons différentes. Mais où est l'Homme qui puisse nous donner une idée complète de la manière de se remüer , des premiers principes & des causes de cette faculté motrice? Nous pensons , qui plus est , (a) nous savons que nous pensons ; mais cette faculté de penser comment fait-elle pour agir? Je défie les plus habiles de l'expliquer d'une manière qui n'admette pas de replique (b).*

De là il suit 1^o. Que nous ne devons pas nier l'existence d'un fait , quoi que nous n'en comprenions pas le comment & la manière. 2^o. Que s'il y a des Mistères dans la Nature finie , il n'est pas étonnant qu'il y en ait dans l'Etre infini. *Il seroit impossible , dit Mr. Reinbeck , qu'il y eut des Mistères dans la Nature , s'il n'y en avoit pas en Dieu , parce que la Nature est , pour ainsi dire , une empreinte visible de l'Etre invisible du Créateur (c).*

Cela posé , l'Orateur vient à établir la Thèse qu'il veut prouver ; savoir : *Que le FILS de*
H Dieu

(a) Pourrions nous penser sans le savoir ?

(b) Mr. Reinbeck paroît ne pas compter beaucoup sur l'Harmonie pré établie , quoi que l'artisan de Mr. WOLFF , qui a adopté l'Hipothèse du célèbre Mr. DE LEIBNITZ , sur l'Union de l'Ame avec le Corps.

(c) Il y a plus , ce semble , de Rhétorique , que de précision philosophique dans ces expressions. L'Univers est bien l'Ouvrage admirable de la Divinité , où éclatent ses perfections ; mais il n'est ni l'Image , ni l'Empreinte de Dieu. L'ESPRIT infini & éternel peut il être représenté par des Corps ?

DIEU, a revêtu dans le Sein de la **VIERGE MARIE** la Nature humaine, à l'exclusion du péché, & s'est uni avec elle personnellement.

D'abord Mr. Reinbeck remarque, que ce fait, quoi que mystérieux, ne renferme aucune contradiction; & il le prouve par parties. 1^o. En montrant, qu'une Nature humaine, exemte de péché, peut exister, comme cela s'est vû dans **ADAM**, sortant des Mains de **DIEU**. 2^o. Qu'une Nature humaine peut naître d'une Vierge, sans aucun concours de la part des Créatures; puis qu'un tel éfet n'est pas au dessus de la Puissance de **DIEU** (a).

Outre ces deux Articles, renfermés dans le fait qu'on examine, en voici un troisième: *Que le Fils de Dieu s'est tellement uni, dans le Sein de la Vierge Marie, avec la Nature humaine, que celle ci, conjointement avec lui, ne fait qu'une seule & même Personne; de sorte qu'on peut dire, avec une égale Vérité, que le Fils de Dieu est Fils d'Homme, & que le Fils de l'Homme est Fils de Dieu.*

Comme c'est ici le principal Article du Mystère, le Prédicateur s'y arrête d'avantage, pour montrer qu'il ne renferme aucune contradiction. D'abord il définit ce qu'on entend par une Personne: *C'est un Etre qui subsiste*

(a) Le Prédicateur paroît s'étendre un peu trop sur cet Article.

*sis*te par lui même & qui est en même tems capable d'operer , par sa propre Vertu , des Actions (b) spontanées & raisonnables.

De là on conclut que les Brutes ne sont pas des Personnes . ni le Corps humain séparé d'une Ame.

On enseigne , ajoute *Vir Reinbeck* , dont nous allons rapporter toute la Démonstration , en nous servant de ses propres termes ; On enseigne que le Fils de Dieu s'est uni personnellement à la Nature humaine ; c'est enseigner , d'un côté que la Nature humaine , unie à JESUS-CHRIST ne subsiste pas en lui par elle-même , & qu'elle n'y existeroit pas du tout , si elle n'étoit précisément destinée au Fils de Dieu ; tout comme aucun Corps humain n'existeroit , s'il n'existoit en même tems une Ame à laquelle il est essentiellement destiné. C'est enseigner , d'un côté , que la Nature Divine & la Nature humaine , unies en J. C. opèrent conjointement en lui toutes les actions , qui tendent au bonheur & au salut des Hommes ; tout ainsi que , dans un Individu humain , toute action extérieure & raisonnable est opérée par le Corps & par l'Ame conjointement.

Quoi que nous ne comprenions pas le Comment de cette Union des deux Natures en J. C. ;

H 2

c'est

[b] N'auroit-il pas mieux valu dire des Actions libres ? Cela auroit été d'autant plus à propos , qu'on accuse les Partisans de l'Harmonie pré-établie de donner atteinte à la Liberté de l'Homme.

C'est à dire de quelle manière cette Union s'est faite, & comment elle se soutient en J. C.; nous n'y voyons cependant rien de contradictoire. L'on peut démontrer par la seule Lumière naturelle, qu'il n'y a pas de Créature généralement parlant, qui ne subsiste par la même Vertu qui la fait exister, ou pour nous expliquer plus clairement, que la même volonté efficace de Dieu qui a fait exister les Créatures, en les tirant du néant, en les créant telles qu'elles sont, les fait aussi subsister, ou continuer d'exister. Donc il n'y a pas d'absurdité à enseigner, que nominément la Nature humaine ne subsistevait pas en J. C. si le Fils de Dieu ne l'y faisoit subsister d'une manière particulière.

Il n'en est pas autrement de la seconde branche de ce Dogme; j'entens celle qui nous apprend, que les Natures de J. C. agissent toujours conjointement, & dans une harmonie si parfaite, qu'elles ne produisent pas d'Action dont le Caractère ne soit également divin & humain. Cette idée renferme quelque chose d'incompréhensible; mais elle n'implique point d'impossibilité.

Quelque idée qu'on se fasse de l'Âme humaine, doñée comme elle l'est, d'entendement & de volonté, l'on ne sauroit disconvenir, qu'elle ne soit un Être tout différent du Corps. Ce nonobstant, elle opère, conjointement avec le Corps, toutes les Actions raisonnables & extérieures de l'Homme. Aucune de ces Actions ne pouvant

être attribuée privativement au Corps, ni privativement à l'Âme, il faut nécessairement que l'Âme & le Corps concourent également à l'opérer (a).

La Communauté de cette opération est sensible & notoire, quoi que personne jusqu'à nos jours n'ait pu démontrer comment elle se fait. Il en est de même de l'Union personnelle des deux Natures de J. C. elle est très possible, quoi que nous ne soyons pas en état d'en comprendre précisément la manière.

Or comme l'Union personnelle de l'Âme & du Corps est le plus haut degré de perfection, qui puisse avoir lieu dans l'Union d'un Corps & d'un Esprit créé; de même l'Union personnelle de la Nature humaine dans J. C. doit être considérée, comme le degré le plus parfait, d'une Union possible entre une Personne Divine & l'Humanité. Nè la Divinité, ni l'Humanité ne perdent rien de leur essence, pour être unies l'une avec l'autre, tout comme dans l'Homme, l'Âme ne cesse pas d'être Âme, ni le Corps d'être Corps, quoi que l'Âme & le Corps, soient personnellement unis. Il est donc démontré que la Nativité de J. C. & tout ce que nous enseignons là dessus, n'implique rien qui soit en lui-même contradictoire, ni impossible (b).

H 3

Après

(a) Cela peut-il être vrai dans le sentiment de l'Harmonie pré-établie? L'Âme agit à part demême que le Corps, chacun suivant les loix qui lui ont été fixées.

(b) Nous verrons ci dessous ce qu'on doit penser de cette Démonstration & des Eloges qu'on lui prodigue.

Après que Mr. *Reinbeck* a établi qu'il n'y avoit point de contradiction dans l'Incarnation de J. C. il s'atache à prouver que ce fait est réel. Ici, *dit-il*, il ne faut pas consulter l'expérience, ni le pur raisonnement. Les faits ne se prouvent que par le témoignage d'autrui, ou par une révélation immédiate. Si l'on a des témoignages incontestables, on ne peut pas raisonnablement douter de la certitude des faits.

Le premier témoignage sur lequel Mr. *Reinbeck* s'appuie, est celui de JOSEPH, l'Époux de MARIE. Le second est celui des Juifs & des Païens, [a] qui avouent la Naissance de J. C. Le troisième est celui des Mahométans, qui adoptent généralement que J. C. est né d'une Vierge, & dont plusieurs croient qu'il est le Fils de Dieu [b].

Mais le principal, *ajoute-t'on*, est de savoir si les Chrétiens ont raison de croire, que cette Doctrine est une Vérité Divine. Le Prédicateur se propose de le prouver, après avoir discuté, si J. C. en se rendant témoin-

[a] Mr. *Reinbeck*, dans ses Remarques, ramasse les Passages du Talmud & des Auteurs Païens, qui parlent de J. C. & des Chrétiens. Ces Passages sont fort connus.

[b] L'Orateur cite, dans ses Remarques, un long Passage de SAGRÉDO, Sénateur Vénitien, dans ses Nouvelles découvertes sur la Porte Otomane, par lequel il paroît que parmi les Mahométans, il y en a qui croient que J. C. est Dieu & le Rédempteur des Hommes, & on les nomme *Chapmehahites*, c'est à dire, le baton & l'appui des Chrétiens.

moignage à lui même , d'être le Fils de Dieu, peut être acufé de fauffeté.

On prouve la certitude du témoignage de J. C. 1^o. Par la pureté & la fublimité de fa Morale, fur laquelle le Prédicateur dit de fort bonnes chofes. 2^o. Par la conduite pure & irrépréhénfible de J. C. , qui le met à couvert de tout foupçon légitime d'en avoir voulu imposer.

Le Prédicateur remarque enfuite, qu'il ne fuffit pas d'avoir prouvé la véracité de J. C.; mais qu'il faut de plus montrer que fa Doctrine eft Divine. Pour établir cét Article, on a recours aux Miracles, dont on donne cette définition: *Un Miracle eft un Evénement, ou un fait, que les forces ordinaires de la Nature font incapables d'opérer, & qui ne feroit exifter que par une Vertu Divine.*

Il s'agit donc de favoir fi J. C. a fait des Miracles. Or Mr. Reinbeck le prouve par le témoignage des Apôtres, dont il fait fentir toute la force par les Observations fi fouvent alléguées. Il réfute ceux qui attribuent les Miracles à des voies naturelles, & il remarque à cét égard, que J. C. ne voulut pas confentir à la demande qui lui fut faite d'opérer quelque prodige dans le Ciel, parce qu'on auroit pû lui objecter, *que quelque Vertu naturelle en auroit pû faire autant* [a].

H 4

Au

[a] Cette raifon ne paroît pas folide. Une Eclipe dans le Soleil, dans le tems de la pleine Lune, n'auroit-elle pas été

Au témoignage des Apôtres touchant les Miracles de J. C., Mr. Reinbeck ajoute les Déclarations des Juifs (a), & il finit sa Démonstration, en disant, que les Prophéties de l'ancienne Loi ont trouvé leur parfait accomplissement dans la Personne du Sauveur.

La Conclusion de ce Sermon tend, 10. A exhorter les Hommes à approfondir mieux qu'ils ne font les Mystères de la Nature, en ce que les Creatures renferment d'admirable. Si nous ne pouvons pas aller fort loin dans cette Vie, on ne doit pas douter que dans la Vie à venir, on ne voie plus clair dans tout ce que la Nature a de mystérieux. Nos connoissances iront toujours en augmentant dans toute l'Eternité. *Les connoissances que nous aurons de Dieu s'aquerront par degrés, & iront toujours en augmentant, d'autant plus qu'il n'est ni démontré ni aparent, que Dieu veuille, après la résurrection des Morts, faire rentrer le Ciel & la Terre dans leur premier néant [b].*

Le

été autant au dessus de tout soupçon, que la guérison d'un Lépreux, par le seul atouchement ? Mais J. C. devoit il fuir le caprice des Juifs incrédules, qui devoient se contenter des prodiges nombreux & incontestables dont ils étoient les témoins.

(a) Mr. REINBECK après WAGENSEIL remarque que les Juifs dans le Livre TOLEDOTH JESU reconnoissent que JESUS a ressuscité diverses fois des Morts & qu'il a guéri des Lépreux, tantôt d'un seul mot, tantôt d'un seul atouchement.

(b) Le contraire est incontestable. La Résurrection suppose un Monde matériel & l'Écriture est expresse là dessus : II. EP. DE St. PIERRE Ch. III. v. 13. & ailleurs.

Le 2^{ème}. Article renfermé dans la Conclusion de ce Sermon, mais sur lequel le Prédicateur ne dit que peu de chose, c'est que si Dieu nous a découvert, dans la Nature, tout ce qui nous est nécessaire, pour la conservation & la commodité de cette Vie terrestre, il nous a aussi révélé, dans sa Parole, tout ce qui nous est essentiel pour la tranquillité de nos Ames, pour l'exercice de la Pieté & de l'Amour du Prochain & pour une espérance bien fondée d'un heureux à venir (a).

Dans le second Sermon, Mr. Reinbeck établit ces deux Vérités. La première, que le Mystère de l'Incarnation est une source de consolation pour le Chrétien. La deuxième, que ce Mystère nous porte à la pratique de tous nos devoirs.

Pour prouver la première de ces Vérités, le Prédicateur établit les propositions suivantes, comme tout autant de sources de consolation, qui découlent de la Naissance de J. C. 1^o. *Que Dieu est bon, qu'il pense, à notre égard, en Père, & qu'il ne veut pas que nous périssons.* 2^o. *Que Dieu est réconcilié avec nous, & que nous pouvons attendre de lui toute sorte de biens.* 3^o. *Que l'Homme peut se dire, sans illusion; maintenant je puis espérer avec certitude de l'éternelle félicité.* Ce-

[a] Des Prédicateurs ordinaires, d'ailleurs sensés, auroient crû devoir tirer de tout autres conséquences de l'Incarnation de J. C. qu'ils auroient puises dans la Remarque de St. PAUL, PHILIP II. § 5. &c. Mais les Hommes extraordinaires sont au dessus des Règles.

Cependant, ajoute Mr. Reinbeck, il y a encore une Question à résoudre, savoir si nous pouvons tous nous promettre de pouvoir arriver à la félicité éternelle. *Oui*, répond le Prédicateur, *car selon la Doctrine de J. C. il a revêtu, non une Personne humaine, mais une Nature humaine* [a]. *Et ainsi telle ou telle Personne n'a pas seulement communion avec lui, mais toute la Nature humaine. Qui a une Nature humaine, trouve ici son Sauveur* (b).

Dans le second point, où il s'agit de montrer que la Naissance de J. C. nous porte à nos devoirs, Mr. Reinbeck fait sentir, en peu de mots; que cet Evénement nous incite à tous nos devoirs envers Dieu, envers notre Prochain, & envers nous mêmes. De tout cela on conclut, que puisque toutes ces conséquences se déduisent si naturellement de leur principe, c'est-à-dire, de la Naissance de J. C. *il n'est pas croiable que des Vérités si utiles, si salutaires résultassent d'un fait qui n'auroit aucun fondement* [c]; & par conséquent qu'il faut

(a) Je ne sai si cela veut dire, que la Divinité ne s'est pas unie à un Individu, qui existoit déjà, mais à une Nature humaine, qu'elle s'est formée exprès? Les habiles Gens ont quelquefois un Langage à part que les Ignares ne comprennent point.

(b) Bien entendu sans doute qu'il se soumette à ce Sauveur avec sincérité; sans quoi la proposition de Mr. Reinbeck ne seroit pas admissible: HEBREUX Ch. V. v. 9.

[c] Ce raisonnement ne paroitra pas concluant. Car supposé, pour un moment, que le fait ne fut pas autant certain qu'il l'est, on pourroit cependant, en le regardant comme réel, en déduire les mêmes conséquences.

s'attacher à une Doctrine qui est la voie la plus sûre pour la félicité.

Tel est le précis de ces deux Discours, que l'on nomme, dans l'Avertissement à l'Imprimeur, *des Sermons incomparables, des Sermons Divins.* (a) *Quelle reconnaissance, s'écrie-t-on, le Public Chrétien, ne doit-il pas avoir à celui qui a ordonné l'impression de ces Divins Discours !*

Si l'on s'étoit contenté de dire, qu'ils sont méthodiques, passablement clairs, & en gros, solides, il n'y auroit rien que de vrai dans cette aprobation. Mais quand on les traite d'incomparables & de Divins, on ne peut s'empêcher de se récrier contre l'excès de ce langage hiperbolique. L'Esprit de Parti grossit tout & diminue tout à son gré. Il n'a que du mépris pour les meilleures Productions d'un Adversaire qu'on n'aime point, & il fait sonner haut, tout ce qui part de la Plume des Héros du Parti qu'on chérit.

L'Editeur exalte d'abord la Méthode que Mr. Reinbeck a suivie (b). *Méthode*, dit il, *qui depuis quelques années, a fait perdre la tramontane à la Populace des Philosophes & des Ecclesiastiques.* On les depeint ici, comme *un Peuple dont la Raison est en furie, & dont l'Esprit se nourrit de Chimères.*

Gens ratione furens, & mentem pasta chimæris.

Mais qu'y a-t'il donc de si extraordinaire
dans

[a] Pages 24 & 27.

(b) Page 28.

dans cette Méthode ? C'est celle de *Descartes*. Elle consiste à définir les termes obscurs ou équivoques, à bien établir l'état de la question, à diviser son Sujet dans les parties générales, & à les traiter l'une après l'autre, dans leur ordre naturel. Mr *Reinbeck* n'est pas le premier, qui se soit servi de cette Méthode. On pourroit citer cent & cent Sermons formés sur ce plan ; mais avec moins d'affectation & de sécheresse.

Le Panégyriste de Mr. *Reinbeck*, le célèbre, sur tout, de ce qu'il a osé entrer dans un Labyrinthe où tant de Philosophes & de Théologiens se sont perdus ; mais d'où il est heureusement sorti, guidé du fil de la Raison & de la Révélation. *Je ne puis le nier*, dit l'Auteur de l'Avertissement, *lors-que j'entendis prononcer le premier de ces Discours, je fus tout étonné de sa proposition. Je tremblai quasi de voir cette assurance avec laquelle ce grand Homme sembloit entraîner ses Auditeurs dans un Labyrinthe, où les Philosophes les plus subtils se sont souvent égarés, dans un Abîme, où tant d'autres se sont perdus, & qui a englouti, pour ainsi dire, quiconque a entrepris d'en mesurer la profondeur.*

Est-ce donc que Personne, avant Mr. *Reinbeck*, n'avoit prouvé clairement & solidement, que la Toute Puissance de DIEU avoit pû excepter la Conception de J. C. dans les chastes Flancs de MARIE, de la
Loi

Loi générale; que la Divinité, qui a su unis l'Ame à un Corps humain, avoit pu, à son tour, s'unir, d'une manière inéfabable, à la Nature humaine du Sauveur, sans souffrir aucun changement dont l'Etre infiniment parfait est incapable (a); & que le témoignage de J. C. & des Apôtres est très digne de foi? C'est à quoi aboutit toute la Démonstration (b) de Mr. Reinbeck, & c'est ce qu'on a lu & entendu cent & cent fois, sans s'écrier, ô prodige!

Bien loin que Mr. Reinbeck soit sorti du Labyrinthe où plusieurs se sont égarés, il n'y est pas même entré. La difficulté ne consiste pas à comprendre que la Divinité ait pu s'unir, d'une manière qui lui est propre, c'est à dire, en demeurant indépendante, à la Nature humaine qu'elle a voulu se choisir; mais de concevoir comment une des Personnes Divines, le VERBE, qui est un essence avec le PERE & le ST. ESPRIT, s'est incarné, sans qu'on puisse dire la même chose des autres Personnes Divines. C'est là où est la profondeur du Mystère, suivant tous ceux qui admettent le Dogme de la Trinité des Personnes. Mr. Reinbeck, grand Théologien, ne peut pas l'ignorer, ni que ce soit là le nœud difficile, si ce n'est qu'il ait adopté tacitement le Système de Sabellius. Un

[a] voyez ABBADIE, Vérité de la Religion Chrétienne T. II. Tableau 9. depuis la page 462. J. ALPONSE TURRETTIN, Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne, Section IV. Ch. 6. p. 37.

(b) On l'a rapportée ci-dessus.

Une autre profondeur, c'est le *comment* de cette Union Divine. Ceux qui tenteroient de l'expliquer seroient des téméraires. Mr. *Reinbeck* s'est prudemment arrêté où les ténèbres commencent. En cela il mérite d'être loué; mais aussi il ne faut pas avancer qu'il soit allé plus loin que tant de Théologiens Philosophes qui l'ont devancé.

Je dis plus, & je ne sai si je ne paroitrai pas trop hardi; la manière en laquelle Mr. *Reinbeck* s'y est pris, pour montrer qu'il n'y avoit point de contradiction dans l'Union de la Divinité avec l'Humanité du Sauveur, me paroît fort embarrassée, & renferme des propositions qu'on ne lui passera pas facilement.

I. Que signifient ces paroles: *La Nature humaine unie à J. C. ne subsiste pas en lui par elle même?* 1^o. Est ce que la Nature humaine & J. C. ne sont pas la même chose? La Divinité est bien unie à la Nature humaine de **JESUS-CRIST**; mais on ne peut pas dire la même chose de la Nature humaine, puis que le glorieux Redempteur, qui est né, qui est mort & ressuscité, est la même chose que cette Nature humaine pure & sainte, à laquelle la Divinité Suprême s'est unie. 2^o. Cette proposition marqueroit elle que la Nature humaine n'a plus une subsistance propre après son Union avec la Divinité? Est elle donc devenuë un accident où une simple modifi-

cation ? Sûrement ce n'est point là le sentiment du Savant Prédicateur. Si donc la Nature humaine, après son Union, a continué à être une véritable Substance, elle a aussi conservé toute sa réalité & son existence propre. 3^o. Ces paroles veulent-elles simplement nous enseigner, que si cette Nature humaine n'avoit pas été destinée à être unie à la Divinité, elle n'auroit pas existé ? J'en tombe d'accord & je ne crois pas qu'on se soit avisé de dire le contraire dès qu'on admet que J. C. est né par une Opération immédiate de Dieu. Comme Dieu a formé cette Nature toute pure, pour se l'unir étroitement, elle n'auroit point existé, si Dieu n'avoit pas formé ce dessein.

II. Pour expliquer comment la Nature humaine de J. C. subsiste dans son Union avec la Divinité, Mr. Reinbeck, après plusieurs autres avance : *Qu'on peut démontrer par la seule lumière naturelle qu'il n'y a pas de Créature, généralement parlant, qui ne subsiste par la même Vertu, qui l'a fait exister ; c'est à dire, que la même Volonté efficace de Dieu, qui a fait exister les Créatures, en les tirant du néant, en les créant telles qu'elles sont, les fait aussi subsister ou continuer d'exister.*

Je sai bien que plusieurs ont enseigné que la conservation des Créatures étoit une Création continuée : Mais je ne vois pas encore qu'on

qu'on l'ait prouvé , ni qu'on ait détruit l'évidence de cet Axiome : *Il n'y a pas moins de distance de l'Être au Néant , que du Néant à l'Être ; & aucune substance ne peut être anéantie , que par une Volonté positive de celui qui l'a créée.* Si Mr. Reinbeck a quelque Démonstration qui lui soit particulière , il auroit dû en faire part , afin de ne rien laisser dans ses preuves qu'on pût lui contester légitimement.

III. Nôtre Prédicateur avance , *que les deux Natures de J.C. agissent toujours conjointement & dans une harmonie si parfaite , qu'elles ne produisent point d'Action dont le Caractère ne soit également Divin & humain.* Cette idée , dit Mr. Reinbeck , renferme quelque chose d'incompréhensible ; mais elle n'implique point d'impossibilité.

Il ne seroit , je l'avoue , ni incompréhensible , ni contradictoire , si l'on disoit que la double volonté qui est en J. C. , celle de son Ame , & celle de la Divinité , sont toujours dans une Union parfaite ; l'Ame du Sauveur étant entièrement soumise à la Volonté de Dieu : *Père non point ce que je veux , mais ce que tu veux , que ta volonté soit faite !*

Mais si l'on avance que la Divinité , unie à J. C. , ne fait rien où ne concoure l'Humanité , & que toutes les Actions de l'Humanité peuvent passer , à leur tour , pour les Actions de la Divinité ; non seulement cela seroit incompréhensible , mais de plus , contradictoire,

re. Lors que J. C. opéroit des Miracles , c'étoit uniquement la Divinité qui produisoit ces Prodiges , & Elle ne pouvoit être aidée ni dirigée par l'Humanité. Quand J. C. est dans l'Agonie, lors qu'il s'écrie de douleur sur la Croix, *Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'as tu abandonné ?* ce n'étoit que l'Humanité qui agissoit alors & qui souffroit.

L'exemple dont Mr. *Reinbeck* se sert pour montrer que toutes les Actions de J. C. étoient également divines & humaines, n'est pas, ce semble, heureusement choisi. Il allègue ce qui se passe dans les Actions extérieures & raisonnables de l'Homme, où l'Âme & le Corps concourent. Mais ne voit-on pas aussi que l'Âme & le Corps ont des opérations qui leur sont propres séparément, & desquelles on ne peut pas dire qu'elles sont les opérations de tout le composé ? Lors que le Corps mange, boit & dort, cela le regarde uniquement. Demême lors que l'Âme réfléchit, desire, forme des desseins, ces opérations n'ont rien de commun avec le Corps.

Il me paroît donc, d'un côté, que la Démonstration par laquelle Mr. *Reinbeck* prouve qu'il n'y a point de contradiction dans le Dogme de l'Incarnation de J. C. pouvoit être plus simple & plus claire ; & de l'autre qu'on devoit éviter d'y insérer des propositions autant & plus contestables que celle que l'on vouloit établir.

Voilà cependant le Morceau qui fait principalement le sujet des exclamations du Pangéiriste, qui ne trouve pas des expressions assez fortes, pour exalter le mérite de ces Discours. *L'estime, dit-il, (*) & l'admiration que Mr. Reinbeck s'est acquise par son profond & solide savoir, sont si générales, qu'il n'est pas étonnant qu'on soit avide de lire tout ce qui paroît de sa part. Rien cependant ne semble avoir été reçu avec tant d'empressement, ni lui avoir valu tant d'applaudissemens que ces incomparables Sermons.*

Je ne doute point de la vaste Science & des rares Talens de Mr. Reinbeck; mais je doute qu'il croie lui même que ces deux Discours sont le plus grand effort de son génie. Je me serois bien donné de garde de proposer mes scrupules, si ce n'avoit été pour montrer que la Philosophie, si vantée de Mr. Wolff, ne donne pas des ouvertures & une juste idée d'Esprit qu'on ne puisse trouver ailleurs, & qu'elle ne rend rien moins qu'infailibles, clairs & populaires ceux qui la cultivent. Il y a des grands Hommes à qui on fait du tort par le trop d'encens qu'on leur prodigue. Ils se croient finalement des Oracles, & malheureusement ceux qui les écoutent, dans cette prévention, reçoivent tout ce qui vient de leur part, avec une docilité presque enfantine.

Au

(*) Page 24.

Au reste ces deux Sermons sont dédiés à Mr. JOACHIM LANGE, Docteur & Professeur en Théologie à Halle, & Ennemi déclaré de la Philosophie de Mr. Wolff. L'Auteur de l'Épître dédicatoire ne se nomme point ; mais on aperçoit aisément que c'est un Bel Esprit, & en même tems, comme il en fait gloire, *un des Admirateurs de l'incomparable Wolff.*

Sûrement l'Auteur de cette Épître n'a pas eu pour but de s'atirer l'amitié du Théologien de Halle, par des louanges flateuses ; mais plutôt de venger, par un bon nombre de traits ironiques & fort piquans, les mauvais quarts d'heure que Mr. Lange a fait passer à Mr. Wolff & à ses Amis. Voici un de ces traits pris dans la foule de ceux dont la Dédicace, qui est de 19. pages, est remplie.

Pour être des Admirateurs de Mr. Wolff, je n'en suis pas moins des vôtres ; en voici trois raisons suffisantes. 1^o. Je connois anciennement tout ce que vous valez & le mérite singulier que vous vous étiez aquis, lors que vous étiez Recteur du Collège à Berlin. Jamais le Collège du Werder ne fut dans un état si florissant que sous votre Régence. Je connois même plusieurs beaux Livres d'Ecole ; mais sur tout une Grammaire excellente, dont vous avez enrichi la République des Lettres, & qui sont autant de témoignages convaincans de la supériorité de votre Erudition Scholastique. 2^o. Je n'i-

gnore pas le zèle infatigable, avec lequel vous avez toujours entrepris de soutenir les intérêts de la Religion; ni la sainte hardiesse avec laquelle vous avez tâché de rabatre le caquet de toute une Université, qui, sous prétexte d'Ortodoxie, sembloit vouloir imposer le Joug à tous les Théologiens Evangéliques. 3^o. Je n'ignore pas non plus la surprenante fertilité de votre Plume: Le nombre prodigieux de vos Ecrits, tous de la force de votre Urim & Tummim, en est la preuve.

Lors que certains Savans se sont déchirés les uns les autres, ils appellent cela, avoir plaidé avec zèle la Cause de la Vérité, de la Raison, de la Religion, & de la saine Philosophie. S'ils étoient plus Philosophes; si la Religion de J. C. les guidoit, ils seroient plus doux, sans être moins zélés. Ne peut-on point ataqer l'Erreur sans des invectives & sans aucun épanchement de bile? De grands Hommes peuvent penser diversément sur les mêmes Matières, & sur tout sur la meilleure Méthode de rechercher la Vérité & de la proposer. Qu'ils se contentent de mettre leurs découvertes dans tout leur jour avec cette candeur & cette modération, qui caractérisent le Sage; ensuite qu'ils voient sans peine que leur sentimens ne sont pas goûtés, puis qu'à leur tour il veulent jouir de la liberté naturelle de rejeter les opinions qui leur déplaisent.

Aequum est peccatis veniam poscentem reddere versus.



L I L L U S I O N

O D E

Ou suis-je ? Ciel ! quels cris étranges !

Que vois-je ici de toutes parts ?

Ce sont de nombreuses Phalanges ,

S'égorgeant dans les Champs de Mara-

Vautours ! avides de la proie ,

Dans vos yeux l'inférieure joie ,

Brille à la vue du butin.

Villes , Provinces saccagées ,

Tant de Familles desolées ,

Je frémis de vôtre destin.]

C'est trop voir d'effreuses Cohortes ,

De sanguinaires Combatans ;

Illusion ! tu me transportes ,

Dans des Pais bien plus charmans.

Là sous une voute assurée ,

Je vois les tems auxquels Astrée ,

Rendoit heureux tous les Humains.

La Paix , & la riche Abondance ,

Le doux Repos & l'Innocence ,

Filent les jours les plus serains.

Là , par une sage police ,

Le Peuple vit , riche , content ;

THEMIS , vengeresse du Vice ,

Sait en arrêter le torrent.]

Non , jamais sa juste balance ,

N'a , pour opprimer l'innocence ,

Incliné du côté de l'or.

Un Magistrat , doux , équitable ,

Pour le riche & le misérable ,

Du Ciel propice est le trésor.

Mais où, trop téméraire audace,
 Conduis-tu mes timides pas ?
 Déjà tu me fais prendre place,
 A côté des fiers Potentats.
 Du haut d'un Trône j'envisage,
 De grands Cœurs, cédans à l'usage,
 M'offrir un encens dangereux :
 Habiles à farder le Vice,
 Donnant le titre de justice,
 Aux excès les plus odieux.

Lasse d'un encens insipide,
 D'un vol rapide & soutenu,
 Traversant toute la Phocide,
 J'arrive au Mont si fort connu.
 Là sous les yeux d'APOLLON même,
 O Ciel ! ma surprise est extrême,
 Les VOLTAIRES & les ROUSSEAUX,
 Lions acharnés, se déchirent,
 Les neuf Sœurs d'éfroi se retirent ;
 Les cris font mugir les Côteaux.

Pâle, tremblante jusqu'à l'Âme,
 Je quite cet affreux séjour ;
 M'égarant, je vois où Pirame
 Par le fer a perdu le jour.
 Constance ! tu n'as plus de Temple ;
 Non cet amour n'a plus d'exemple,
 Le Cœur est devenu léger.
 C'est le Siècle des perfidies,
 Tout est changé : Belles Prairies !
 Courriés vous le même danger ?

Non ; je découvre , dans ces Plaines ,
 Mille Troupeaux dont les Pasteurs ,
 Font répéter leurs douces peines ,
 Aux Echos , Confidens des Cœurs.
 La pudeur , avec l'innocence ,
 Dans leurs yeux marquent la confiance
 Dont leurs Ames suivent les Loix.
 Que leur sort est digne d'envie !
 Pauvre , mais innocente vie ,
 Je te préfère au sort des Rois .

Que ces lieux sont remplis de charmes !
 Que je les quitte avec regret !
 Déjà je sens couler mes larmes ,
 Bonheur trop court , trop imparfait !
 Triste Raison , tu me ramenes ,
 Dans le sein des soucis , des peines ,
 D'où mon erreur m'avoit tiré .
 Je rentre en ce lieu solitaire ,
 Moins redevable à qui m'éclaire
 Qu'à ce qui m'avoit égaré .

Bâle SOPHIE RENE'E ROQUES.





HISTOIRE

*D'un jeune Gentilhomme de Bohême, Esclave en
Turquie, & d'une belle Musulmane.*

IL a parû à Prague, l'Année dernière, des *Mémoires d'une belle Musulmane*, qui se sauva d'une Ville *Turque*, peu après la dernière Guerre de *Hongrie*, avec un jeune Gentilhomme de *Bohême*, Esclave de son Père. Ils sont écrits dans la Langue du Pais, & ils renferment des Evénemens affés curieux, pour ne pas craindre de déplaire à nos Lecteurs, en leur en donnant un Extrait. Cela nous paroît d'autant plus convenable que l'on est bien aisé de connoître les usages des Pais où est présentement le Théâtre de la Guerre, & sur lesquels toute l'*Europe* a les yeux ouverts.

Le jeune Gentilhomme, qui est le Héros de l'Histoire, s'apelloit *Verdinitz*. Il étoit depuis quelques années dans l'Esclavage, & ne s'empressoit pas beaucoup d'en sortir. Les charmes de la Fille de son Patron, à qui il avoit eu le bonheur de plaire, lui rendoient ses Chaines fort douces. Cette belle *Musulmane* se nommoit *Plombi*. *Hradisch*, Ville de *Bulgarie*, étoit le lieu de leur demeure.

Ver-

Verdinitz, soutenu par l'Amour ; & par l'Espérance qu'il avoit d'engager sa Maitresse à prendre un jour la fuite avec lui, n'épargnoit rien pour gagner la confiance de son Patron, & s'étant aperçû que la passion dominante étoit l'Avarice, il s'apliquoit particulièrement à lui faire prendre une bonne idée de son œconomie. Il y réüssit si heureusement, que le *Turc*, après l'avoir mis à diverses fortes d'épreuves, lui crût autant de conduite, que de fidélité ; & le prenant un jour à part, il lui donna une marque de confiance qui paroitra fort étrange. *J'ai*, lui dit-il, *une opinion de ton honnêteté, que je n'ai d'aucun Turc. D'ailleurs tu n'as ici ni Amis ni Pareus à qui tu puisses souhaiter plus de bien qu'à moi ; ces deux considérations me portent à faire choix de toi, pour une commission d'où dépend tout le repos de ma vie. Dis moi naturellement si je me trompe dans l'idée que j'ai de ta probité & de ton zèle.* L'Esclave répondit d'une manière capable d'augmenter la bonne opinion de son Maitre. Aussi-tôt le Vieillard l'embrassa, en lui donnant les noms les plus tendres ; ensuite il le prit par la main, & tournant plusieurs fois la tête, pour s'assurer qu'il n'étoit vû de personne, il le mena par plusieurs détours dans un Cabinet qui étoit au fond de son Appartement, & dont il ouvrit la Porte avec une grosse Clé. Le lieu étoit obscur,

&

& la seule Fenêtre qui servoit à l'éclairer étant gardée par une Grille fort ferrée, il ne paroiffoit guères différent d'une Prifon. *C'est ici, dit l'Avare, que je tiens mon Or & mon Argent renfermés. J'en ai des fommés immenfes qui font le fruit de mon travail & de mes épargnes; & continuant d'ouvrir plusieurs Armoires, il fit voir à Verdinitz des Richesses fans nombre. Te confefserai-je, reprit le Vieillard, ce qui manque à mon bonheur? Je fuis troublé par la crainte de le perdre. Il me faut quelqu'un sûr qui je puiſſe me reposer du ſoin de mon Tréſor, quelqu'un qui veille fans ceſſe à le garder, qui m'avertiſſe au moindre bruit, enfin quelqu'un qui me délivre de l'inquiétude continuelle où je ſuis. Me-promets tu cette marque d'affection? Sois sûr qu'il ne manquera rien, & qu'après mon Argent, tu ſeras ce que j'aurai de plus cher au Monde.* Verdinitz, qui ne prévoioit point à quoi ſa promeſſe alloit l'engager, ne balança point à ſe lier par les plus redoutables Sermens. Le Vieillard fort ſatisfait renouvella ceux qu'il avoit déjà faits de le récompenser au delà de ſes deſirs, & fermant avec ſoin toutes les Armoires, il embraffa de nouveau ſon Eſclave, lui recommanda le ſecret & le zèle, & fortit du Cabinet, dont il tira la Porte auffi tôt ſur lui.

Jugez de la ſurpriſe de Verdinitz, qui ne s'atendoit pas à cet éfet bizarre de l'Avarice de

de son Maître. Dans les premiers mouvemens qu'il ressentit de s'être laissé tromper si cruellement, il fut tenté de s'en prendre à lui même, & de se casser la tête contre la Porte qu'il ne pouvoit ouvrir. Pour surcroit de malheur, son Maître, qui étoit dans la crainte qu'on ne découvrit sa route, atendit des heures favorables pour lui porter sa nourriture sans être aperçû, & le laissa si long-tems à jeun, que le manque d'Alimens faillit à lui causer la mort. L'Amour, l'horreur de la solitude, la crainte de quelque suite encore plus triste, dont il n'avoit aucun moïen de se défendre; tout se réunissoit pour l'acabler. Mais la Raison & sa fermeté naturelle vinrent à son secours, & l'empêchèrent de se porter à des extrémités funestes.

Au bout de deux jours, *Verdinitz*, reçût la Visite de son Maître, qui lui aportoit quelques Mets excellens. Il les lui présenta avec beaucoup de précaution, & comme au travers de la Porte, qui ne fut ouverte, qu'à demi. Il l'exhorta en même tems à la vigilance, à la discrétion, à la patience, & à mille Vertus, qu'il pratiquoit déjà malgré lui. *Verdinitz* auroit pû prendre, ce moment pour protester contre une violence à laquelle il n'avoit jamais prétendu consentir. Mais comprenant fort bien qu'il étoit déjà trop tard, & qu'il ne pouvoit même se plaindre sans alar-

alarmer son Avaré, & par conféquent fans s'exposer à quelque vengeance funeste ; cette réflexion lui fit prendre le parti d'attendre sa délivrance de quelque circonstance favorable que la bonté du Ciel pouvoit faire naître. En effet, après plus de quinze jours de ce Martire, il entendit, pendant la nuit, quelque bruit à la fenêtre, & levant les yeux vers ce secours inespéré, il aperçut la lumière d'une petite Lanterne qu'on s'éforçoit de faire passer au travers de la Grille, comme pour examiner s'il y avoit quelque chose de renfermé dans le Cabinet. Quoi qu'il ne lui fut pas facile de distinguer le son d'une Voix, qui tâchoit aussi de se faire entendre, il conçût qu'on étoit là pour le servir, & s'étant approché, sa joie fut égale à sa surprise, en reconnoissant la charmante *Plombi*, qui étoit au sommet d'une Echelle, & qui cherchoit avidement à le voir.

Ces deux Amans eurent toute la liberté de se parler ; mais la Grille les tenoit séparés malgré eux. La belle *Musulmane* rendit compte à *Verdinitz* de toutes les alarmes que son absence lui avoit causées. Elle s'étoit livrée d'abord à mille noirs soupçons, & plus ingénieuse à se faire des sujets d'inquiétude, qu'à trouver des raisons de se rassûrer, elle avoit vécu pendant plusieurs jours dans des agitations mortelles, jusqu'au moment que son

Pé-

Père, dont elle observoit toutes les démarches, aiant pris le chemin du Cabinet, avec les précautions d'un Homme qui craint d'être observé, & chargé d'ailleurs de quelques Alimens dont il s'étoit secrètement pourvû, elle n'avoit pas douté que, dans quelque intention que ce pût être, il ne tint *Verdinitz* renfermé. Elle avoit eu besoin ensuite du secours d'un autre Esclave, pour se procurer une Echelle, & les autres moïens qu'elle avoit emploïez.

Verdinitz raconta de son côté, à sa chère *Plombi*, tout ce qu'il avoit souffert dans sa Solitude, & de quelle manière il y avoit été conduit. Dans la joie qu'i's ressentoient de se voir, ils se flatèrent que l'Amour ne laisseroit pas leur bonheur imparfait, & qu'à quelque prix que ce fut ils trouveroient les moïens de forcer la Grille. Ce fut leur seule occupation pendant plusieurs nuits. Mais lors que l'ouvrage étoit déjà fort avancé, & que l'Amant atendoit l'heure où sa Maitresse avoit compté de le finir, il fut extrêmement surpris de voir paroître sur l'Echelle, au lieu de l'aimable *Plombi*, l'Esclave dont elle avoit emploïé le secours. Il aprit de lui, avec un chagrin inconcevable, que sa Maitresse avoit été mariée le même jour, suivant l'usage des *Turcs*, c'est-à-dire sans avoir été prévenue, & qu'elle venoit d'être livrée à son Mari, qui étoit le Gouverneur de *Hradisch*. La belle

Plombi

Plombi, en quittant la Maison de son Père, avoit ordonné à l'Esclave de dire à l'infortuné *Verdinitz*, que ce n'étoit point sans un mortel déplaisir qu'elle se voioit forcée de céder à la violence ; qu'elle l'aimeroit toujours ; qu'elle disputeroit long-tems au Gouverneur les droits du Mariage ; & qu'elle l'exhortoit à se hâter, avec le secours de l'Esclave, de se sauver de sa Prison, pour l'aider à son tour à se mettre elle même en liberté ; ce qui lui seroit peut être plus facile que dans la Maison de son Père ; ou ce qui étoit du moins beaucoup plus nécessaire & plus pressant.

Il en faisoit bien moins pour porter l'Amoureux *Verdinitz* à tout entreprendre. La Grille ne résista pas long-tems à des efforts animés par l'Amour & la Jalousie. Mais au moment qu'il se vit libre & prêt à sortir, il fut arrêté par un scrupule embarrassant. Il se voioit au milieu d'un amas prodigieux d'Or & d'Argent, qui ne lui appartenoit point à la vérité, mais auquel sa Maitresse devoit avoir part un jour par le droit de sa naissance. Il étoit chargé par elle même de travailler à sa liberté, & sans Argent on ne reussit point dans ces entreprises. C'étoit pour elle, en un mot, qu'il alloit s'emploier : ne lui étoit-il donc pas permis d'emporter une somme considérable pour la tirer d'embaras, & pour la dé-

dom-

dommager de toutes les espéances auxquelles elle seroit obligée de renoncer, en prenant la fuite avec lui ? Ces réflexions l'agitèrent long-tems. Il ne lui étoit pas plus difficile de forcer une Serrure que la Grille. Les Instrumens étoient entre ses mains. Cependant sa générosité naturelle fut la seule Loi qu'il suivit en cette occasion. A quelque sort que l'Amour & la Fortune pussent le réserver, il résolut de mériter leurs faveurs par les voies de l'honneur & de la Vertu. En s'attachant à cette résolution, il prit le parti de descendre promptement, pour sortir de la Maison avant la fin de la nuit, & il recommanda à l'Esclave, qu'il laissoit après lui, de remettre la Grille & l'Echelle en si bon ordre qu'on ne put pas s'apercevoir tout d'un coup de sa fuite.

Malheureusement cet Esclave n'eut pas la même délicatesse. A peine se vit-il seul, que ne doutant pas que le lieu où il étoit ne contint le Trésor de son Maître, il ne pût résister à l'envie de s'enrichir par un vol dont il s'imagina qu'on ne pourroit jamais l'accuser. Il força plusieurs Armoires. Un peu de diligence l'auroit peut être mis à couvert; mais l'avidité de tout voir, & celle de rendre sa charge plus riche, en choisissant ce qu'il croioit remarquer de plus précieux, l'arrêtèrent si long-tems qu'il fut surpris par le *Turc*. Cet Avaro, à qui sa passion ne permettoit jamais un som-

sommeil tranquille, s'éveilla au milieu de la nuit, & sans autre motif que le penchant continuel qu'il avoit à la défiance, il lui prit envie de se promener jusqu'à la porte de son Cabinet. Prêtant l'oreille au moindre bruit, il entendit bientôt qu'il se faisoit du mouvement dans ses Espèces. Il ouvrit brusquement la Porte, & sa présence glaça de fraieur le misérable Esclave.

Il n'eut pas de peine à se saisir de lui. Dans le premier transport de sa rage, il auroit eu assez de force pour étrangler, de ses propres mains, le Ravisseur de ses Trésors; mais il vouloit connoître ses Complices. Il se croioit volé jusqu'au dernier sou; & n'apercevant point *Verdinitz*, il s'imagina d'abord qu'étant de concert avec celui qu'il tenoit, il avoit déjà pris la fuite avec la meilleure partie de sa proie. Cependant, après bien des marques de fureur & des interrogations sans ordre, il comprit, par les réponses du Criminel, qu'il étoit moins malheureux qu'il n'avoit cru. Lors qu'il vit qu'il n'avoit pas fait la moindre perte, il se trouva plus tranquille, & il se fit raconter toutes les circonstances de l'Avanture. L'Esclave qui n'avoit d'autre ressource que la sincérité, pour sauver sa Vie, lui confessa non seulement le dessein qu'il avoit eu de le voler; mais encore la fuite de *Verdinitz*, ses liaisons avec *Plombi*, & l'ordre qu'il avoit

avoit recû d'elle, de l'enlever, s'il étoit possible, du Serrail du Gouverneur. Cette déclaration n'eut pas l'effet que le malheureux Esclave en avoit espéré. Il fut empalé vif dès le lendemain.

L'Avare prit aussi tôt de nouvelles mesures pour mettre son Trésor en sûreté; mais il seroit trop long de les raporter; il vaut mieux suivre *Verdinitz*, dont l'Histoire est beaucoup plus intéressante. Jamais Amant n'eut de plus grands obstacles à surmonter. Il étoit obligé de se cacher soigneusement, pour la conservation de sa vie; il se trouvoit dans la nécessité d'agir avec diligence, pour les intérêts de son Amour: deux motifs d'une force presque égale, & qu'il paroïssoit comme impossible d'acorder. Il aprit même bientôt le triste sort de l'Esclave, & les recherches que son Maître faisoit pour le découvrir; nouveau sujet de fraïeur, qui, dans une Ame vulgaire, auroit éteint tout à la fois le Courage & l'Amour.

Dans une situation qui sembloit désespérée, le *Gentilhomme Bohémien* garda toujours un raïon d'espérance, & sa hardiesse, ou si vous voulés sa témérité, lui fit trouver des ressources auxquelles on ne se seroit jamais attendu. Après s'être échapé du Cabinet de l'Avare, il se retira chez un riche Négociant de *Hradisch*, fugitif de *Bohême*, qui l'avoit traité, non en

Esclave, mais en Homme, qui étoit d'une Condition distinguée dans leur Patrie commune. Sa Vie étoit non seulement à couvert dans une Maison si sûre; mais il y avoit encore l'avantage d'être informé de toutes les démarches de son Maître, & de pouvoir là dessus régler les siennes. Il étoit assuré, que quelque aveu que l'on eût pû tirer de l'Esclave que l'on avoit fait mourir, il n'y avoit rien qui pût tourner à sa honte, ni le faire acuser d'un autre Crime que celui d'avoir pris la fuite. Quand il auroit pû craindre que sa tendresse pour *Plombi* & les desseins qu'il avoit sur elle, ne fussent connus de son Père, il s'imaginait bien que ce ne sont pas là de ces lumières qu'on se hâte de communiquer à un Mari; & par conséquent il se figuroit qu'il n'avoit rien à redouter, de ce côté là, de la part du Gouverneur.

Les Femmes des *Turcs*, dans la *Bulgarie*, tirant quelque avantage du Voisinage des *Chrétiens*, sont beaucoup moins resserrées que dans le sein de la *Turquie*; & leurs Demeures mêmes ne sont pas si inaccessibles, qu'un Voyageur curieux, qui s'attire un peu de considération, n'obtienne quelquefois la liberté d'y pénétrer. Il est vrai que ces faveurs s'accordent rarement, & jamais sans la présence du Maître; mais il se trouve quantité de riches *Turcs*, qui affectent de se relâcher

cher quelques fois de la sévérité Musulmane, pour faire connoître à leurs Voisins que la politesse & le goût de la Société ne sont pas des Vertus ignorées parmi eux. De là vient communément, que, dans toutes les Provinces frontières, les Esclaves Chrétiens sont traités avec beaucoup moins de rigueur que dans des lieux plus éloignés. On en ajoute une autre raison, c'est la crainte que les Chrétiens n'usent de représailles dans le même cas. Quoi qu'il en soit, le Gouverneur de *Hradisch*, loin de passer pour un Homme dur & farouche, s'étoit aquis la réputation d'être fort poli & de recevoir sur tout les Etrangers avec beaucoup d'honnêteté.

Ce fut sur cette connoissance que *Verdinitz* forma le plan qui devoit servir à la liberté de sa Maitresse. Il le communiqua à son Hôte, pour qui il n'avoit rien de réservé. Celui-ci connoissoit sa naissance & ses richesses, & soit affection ou intérêt, ce Négociant étoit entièrement dévoué au Gentilhomme Bohémien son Compatriote, qui pouvoit à son tour lui rendre des services importans pour son retour dans sa Patrie. *Verdinitz* continua donc de lui demander l'assistance qui convenoit à son Projet. C'étoit de lui procurer secrètement un Equipage de Voyageur, digne d'une Personne de sa Naissance, & de le conduire à quelque distance, dans un lieu détourné, où

il l'iroit prendre , & d'où il reviendroit dans la Ville , avec des marques de distinction , & dans un état qui ne permettroit pas de le reconnoître pour un Esclave. Il n'y avoit de difficulté qu'à trouver des Domestiques Bohémiens , qui pussent favoriser ce déguisement. Un obstacle si insurmontable suffisoit pour renverser toutes ses vûes , lors que le Négociant , qui vouloit le servir à tout prix , consentit à se déguiser lui même en Domestique ; à faire déguiser de même sa Femme , avec son Fils & une de ses Filles , qui étoient les seuls de ses Enfans assés agés pour cette entreprise , & de l'accompagner , au risque de tout ce qui pourroit leur arriver. Il n'y mit que deux conditions ; l'une qu'il se logeroit dans le Quartier de la Ville le plus éloigné de sa Maison ; l'autre que cette Mascarade ne dureroit pas plus de dix jours , parce qu'il comptoit de faire passer son absence pour une promenade qu'il feroit avec une partie de sa Famille dans quelque Villages voisins.

Pour donner plus de vraisemblance à la qualité de *Voyageur Bohémien* que *Verdinitz* vouloit prendre en se présentant au Gouverneur , ils firent quelques Lettres de recommandation , sous divers noms connus de *Hradisch*. Elles étoient adressées à plusieurs Personnes dont le Négociant connoissoit les Relations ; & comme on ne leur demandoit
que

que de simples civilités pour un Homme de distinction, qui voiageoit dans leur Pais par curiosité, cet artifice innocent ne pouvoit etre d'aucune conséquence. L'Equipage qui consistoit en Habits propres & en chevaux d'apparence, fut bien-tôt disposé par les soins du Négociant & de son Fils.

Enfin, les mesures étant prises, avec toute la sagesse qui pouvoit entrer dans un dessein si téméraire, *Verdinitz* arriva, au milieu du jour, aux Portes de *Hradisch*. Il étoit habillé suivant l'usage de *Bobême*, & suivi de ses quatre Confidens, qui passèrent aisément pour les Gens de sa suite. Quoi que la dernière Paix fut conclüe depuis quelque Mois, il fut obligé d'attendre long-tems les Ordres du Gouverneur, au quel on alla annoncer son arrivée. Cependant la crainte que ce premier obstacle avoit pu lui causer, fut bien-tôt dissipée par les caresses & les civilités du Gouverneur même, qui prit la peine de venir au devant de lui. Comme il parloit facilement la Langue Turque, & qu'il ne donnoit point d'autre motif à son Voiage, que l'inclination particulière qu'il avoit pour la *Turquie*, il reçut, dès le même jour, des marques de considération de tout ce qu'il y avoit de Personnes distinguées dans la Ville. Son Maître fut du nombre de ceux qui lui firent Visite. Il soutint toutes celles qui lui furent faites

avec beaucoup de hardiesse & de bonheur, & le Négocians & sa Famille ne jouèrent pas moins heureusement leur Rôle. Le Gouverneur, gagné particulièrement par les belles manières & par les careffes du Gentil'homme Bohémien, lui fit voir dès le lendemain, tout ce qui pouvoit fatisfaire la curiosité d'un Étranger. Mais il ne parloit point de ses Femmes, & c'étoit sur cette Matière que *Verdinitz* auroit souhaité de l'amener. L'impatience prit à ce dernier, dès le même soir, il résolut de se procurer, le jour suivant, la vue de *Plombi*, par des moiens si hardis que cette Histoire paroîtroit une Fiction, si les Personnages qui y sont interessés & actuellement vivans, n'en soutenoient la réalité.

Verdinitz n'avoit consenti à prendre la Femme & la Fille du Négociant à titre de Domestiques, que pour donner un peu d'éclat à son arrivée, & il les avoit d'abord engagées à feindre qu'elle se trouvoient mal, pour en prendre occasion de les faire demeurer tranquillement dans le *Caravanserail* où il s'étoit logé. Il proposa au Négociant de les renvoyer à sa Maison; mais de permettre qu'il fit voir auparavant sa Fille au Gouverneur. Cette proposition étoit bizarre. Cependant le Négociant, déjà trop engagé pour s'y opposer longtems, se para de l'explication que *Verdinitz* lui donna de son dessein.

Il confiftoit à apprendre au Gouverneur, avec un air de confiance, qu'il avoit avec lui une Maitresse chérie, qu'il s'étoit proposé de mener dans ses Voiages; mais que la difficulté des Voitures commençant à l'éfaier, il pensoit à la laisser à *Hradisch*, où il la reprendroit à son retour; & comme il n'étoit pas naturel qu'il la laissât seule dans un *Caravan-serail*, il vouloit le prier de lui donner azile dans son Serrail. Par les précautions qu'il vouloit prendre, il espéroit qu'il seroit impossible au Gouverneur de distinguer les traits d'une Fille, qu'il vouloit lui faire voir en Habit d'Homme. Son projet étoit de se revêtir aussi-tôt lui-même d'un Habit de Femme, & de se faire porter au Serrail à la place de sa prétendue Maitresse. Il se flata de conduire si heureusement son entreprise, que ni lui, ni le Négociant, ni sa Fille n'auroient à craindre aucun danger.

En Esfet, *Verdinitz* aiant déclaré le lendemain, qu'il devoit partir la nuit suivante, il proposa au Gouverneur, après s'être promené avec lui une partie du jour, de passer par son *Caravan-serail*; & lorsqu'il en fut à peu de distance, il lui expliqua tout ce qu'il avoit médité. Le Gouverneur bien loin de se faire presser, accepta avec joie la proposition du Gentilhomme Bohémien. Il vit la jeune Personne, dans un lieu où l'obscurité avoit été

ménagée Cette Visite ne dura qu'un moment. *Verdinitz* après l'avoir recommandée au Gouverneur, comme ce qu'il avoit de plus cher, ajouta qu'il lui feroit prendre l'habillement du Pais, & que pour tromper les Curieux, il la feroit porter au Serrail dans la nuit. Les adieux se firent à l'instant. Le Négociant avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour cette nouvelle Scène. *Verdinitz*, déguisé en Femme, & le Voile Musulman sur la tête, se livra à deux Porteurs, tandis que la Fille dont il alloit faire le Personnage, tâchoit de faire le sien, en se mettant à la tête de son Equipage, & en sortant de la Ville. Elle n'eut pas de peine à regagner sa Maison, où elle reparut le lendemain fort tranquillement avec le reste de sa Famille.

De cette manière le téméraire Gentilhomme Bohémien se trouva seul à soutenir tout le poids de son entreprise. Suivons le dans le Rôle de Femme qu'il joua au Serrail. Le Gouverneur avoit donné ses ordres pour recevoir la prétendue Maitresse de *Verdinitz*. Elle trouva quelques Vieilles Femmes à la Porte du Serrail, qui la conduisirent dans un Appartement, où elles l'assurèrent qu'elle seroit servie avec toutes sortes de soins. Elle affecta d'y donner quelques marques de tristesse & d'ennui. On lui promit que le Gouverneur ne tarderoit point à venir la consoler

ler lui même. C'étoit sa principale crainte ; mais comme elle avoit prévu cet embaras, elle déclara naturellement qu'elle étoit résolüe de ne voir aucun Homme , & que malgré toute la reconnoissance qu'elle devoit au Gouverneur, elle ne recevroit pas sa Visite jusqu'au retour de celui qui l'avoit mise en dépôt dans sa Maison. Cette réponse, qui fut portée sur le champ au Gouverneur, lui causa de l'étonnement & de l'admiration. Il fit donner ordre à toutes les Femmes de voir & de caresser l'Etrangère, comme une Personne qui devoit être quelque tems leur Compagne. La curiosité, l'obéissance, le desir de s'amuser, les y conduisit presque toutes. *Plombi* fut la seule qui ne jugea point à propos de paroître.

Cette aimable & fière *Plombi*, avoit causé de cruels chagrins au Gouverneur. Il n'avoit point encore obtenu d'elle les droits du Mariage, & son chagrin étoit de n'en pouvoir deviner la cause. Il étoit vieux, c'en étoit peut être une; mais sa tendresse pour *Verdinitz*, étoit la principale. Dans certains momens, elle avoit tellement irrité son Mari par sa résistance, qu'il avoit été tenté plus d'une fois de la renvoyer chez son Père, & qu'il l'en avoit menacée. Elle, qui ne desiroit rien avec tant d'ardeur, s'éforçoit de plus en plus de lui déplaire par tous les tē-
moi-

moignages de hains & de mépris quelle pouvoit imaginer. Ce fut affés de l'ordre qu'elle reçût de traiter civilement l'Etrangère , pour lui faire prendre la résolution de ne lui rendre aucuns soins & ce seul motif l'empêcha de voir *Verdinitz*, à son arrivée. Mais ensuite s'étant figurée que c'étoit peut être quelque belle Esclave , qui pourroit faire perdre heureusement , au Gouverneur, ce qui lui restoit d'affection pour elle, il n'en falut pas d'avantage pour lui faire souhaiter de la connoitre. Elle entra seule dans la Chambre de *Verdinitz*. Ils se reconnurent au premier coup d'Oeil. Quelle agréable surprise ! Que de choses tendres ne se dirent-ils pas !

Dès le même jour ils délibérèrent sur les moiens de hâter leur liberté ; mais l'exécution des mesures que *Verdinitz* avoit prises avec le Négociant , se trouva retardée par des obstacles qui venoient de la disposition du Serail. Il avoit compté mal à propos que les Femmes du Gouverneur étoient libres de se promener au Jardin , pour y prendre le frais pendant la nuit , & que le Négociant se trouvant de l'autre coté du Mur , avec des Echelles , il leur seroit facile de se sauver. Malheureusement la partie du Jardin où les Femmes avoient la liberté de se promener , étoit séparée par un treillage fort épais , de celle
qui

qui répondoit au Mur. Cette Cloture nepouvoit pas être forcée aisément, ni tout d'un coup. Une autre difficulté, c'étoit l'impossibilité de faire savoir au Négociant par quel obstacle on se trouvoit arrêté, & de l'aver-tir du jour où l'on seroit parvenu à le surmonter. Ce n'est pas tout; la Barbe de *Verdinitz* pouvoit faire reconnoître son Sexe. Il faloit y remédier incessamment. Heureusement sa Jeunesse étoit cause qu'elle ne paroïssoit pas beaucoup; mais à la longue, elle l'auroit trahi. Comme c'est l'usage des Femmes Turques de se faire raser une partie de la tête, *Plombi* déroba quelques Rasoirs aux Femmes qui la servoient, avec lesquels il para à cet inconvénient.

Les deux Amans n'eurent point d'autre peine à effuier pendant quelques jours, que celle d'être souvent troublés par les Femmes du Gouverneur, qui vouloient jouir de la Compagnie de l'Etrangère. Le soir ils se rendoient au Jardin, & trouvoient toujours quelque Prétexte pour se retirer à l'écart. Ils cherchoient au long du treillage quelque endroit qui fut moins difficile à forcer, pour s'ouvrir tôt ou tard un passage. *Verdinitz* en découvrit un, qui étoit couvert fort heureusement par le feuillage d'un Arbrisseau. Le bois lui en parût assés pourri, pour ne pas résister longtemps à l'effort de ses mains. Châque nuit il en

arrachoit quelque morceau , & il y eut bientôt fait un trou affés large , pour y passer en rampant contre terre.

Il s'agissoit d'en avertir le Négociant , afin qu'il se trouva de l'autre côté du Mur avec les secours nécessaires pour les délivrer. Cet Ami généreux , impatient d'apprendre ce que *Verdinitz* étoit devenu , se travestit en Marchand étranger , & se fit introduire au Serrail , sous prétexte d'y vouloir vendre des Bijoux. Il fut présenté successivement aux Femmes du Gouverneur , qui achetèrent ce qu'elles trouvèrent de leur goût. *Verdinitz* , qui le reconnut , nonobstant son déguisement , trouva le moien de convenir avec lui de la nuit & de l'heure où il devoit se trouver au pied du Mur. Les deux Amans se flatoient ainsi d'être à la veille de leur délivrance ; mais tous ces projets furent ruinés par des contremens imprévus.!

Verdinitz & *Plombi* s'entretenoient agréablement , l'après midi qui précéda la nuit marquée pour l'évasion. Ils avoient eu l'adresse d'écarter les autres Femmes , sous divers prétextes. Dans ce tems là , un Esclave , qui leur étoit ataché , vint doucement les avertir que le Gouverneur étoit dans l'Antichambre à les écouter , & qu'il paroissoit prêter l'oreille avec la dernière attention. Ils se crurent perdus , & ne doutèrent pas que cette curiosité

sité du Gouverneur ne vint d'une défiance, qui devoit avoir quelque fondement, & qu'un mot n'eut suffi pour les trahir. La vérité étoit que le Gouverneur, à qui l'on avoit appris avec quelle ardeur elles cherchoient à se voir & à s'entretenir sans témoins, auroit souhaité d'entendre ce qu'elles pouvoient se dire, dans des Conversations si longues & si secrètes. Il étoit venu prêter l'oreille à la porte, & malgré tous ses soins il n'avoit rien entendu. Mais n'ayant pû jusques alors obtenir la liberté de voir l'Etrangère, il résolut de passer ce jour là sur les considérations qui l'avoient arrêté; il ouvrit la porte, & se présenta civilement. Son air, qui n'avoit rien d'irrité, rendit la tranquillité aux deux Amans. Cependant comme il restoit quelques marques d'émotion sur leur Visage, le Gouverneur entra en quelque défiance, & résolut de les faire observer. Il donna ordre à ses plus fidèles Esclaves d'avoir les yeux sans cesse ouverts sur *Plombi* & sur la belle Etrangère.

Ces tendres Amans remercièrent le Ciel d'avoir fait prendre un si heureux cours à leurs alarmes, & n'attendant que la nuit pour s'en délivrer tout à fait, ils la regardoient comme la fin de tous leurs maux. A peine le Soleil eut-il disparû, qu'ils prirent le Chemin du Jardin. Ils ne trouvèrent pas plus de difficulté que les autres jours à s'écarter des Femmes

mes qui les acompagnoient ; & à s'aprocher de l'ouverture par où ils devoient sortir. *Verdinitz* obligea sa Maitresse de passer la première. Mais les Esclaves qui suivant l'ordre de leur Maitre, étoient cachés à quelques pas, pour observer toutes leurs démarches, ne balancèrent point à s'aprocher lors qu'ils virent *Plombi* disparoitre. Ils arrivèrent au moment que *Verdinitz*, couché à terre, s'allongoit pour la suivre. Ils l'arrêtèrent facilement dans cette posture, & avec la Clé d'une Porte qui servoit de communication aux deux Jardins, il ne leur fut pas moins aisé de se saisir de *Plombi*.

Ce fut un bonheur pour ces deux Amans, que *Plombi* ne se fut point assés avancée vers le Mur, pour faire découvrir tout leur projet. Le Gouverneur, avertit de ce qui venoit d'arriver, ne pénétra point entièrement dans leur dessein. Il se figuroit bien que la haine de *Plombi*, l'engageoit de chercher à s'éloigner de lui ; mais il régardoit la démarche de ces deux Femmes, comme peu sensée, puis qu'elle n'aboutissoit à rien. A tout événement, il donna ordre qu'elles fussent conduites dans leur Apartement, & gardées à vue, chacune de leur coté.

Ce revers parût insupportable à *Verdinitz*. Il demeura sans consolation & sans espérance, plus tourmenté encore par la crainte de l'a-

venir, que par la ruine d'un projet qu'il avoit crû infailable. Il ne voioit aucun jour à réparer son malheur, & il craignoit de ne pouvoir cacher son Sexe, & que tôt ou tard il ne pût éviter des éclairciffemens auffi dangereux pour *Plombi* que pour lui. Enfin, se remettant de son sort à la fortune, il prit la résolution de feindre une Maladie violente, qui lui serviroit de prétexte pour demeurer continuellement au Lit, & pour prendre si peu de nourriture, que venant insensiblement à s'affoiblir, il eût besoin de moins d'efforts, lors qu'il seroit forcé de finir sa vie. Il passa effectivement plusieurs semaines au Lit, & sans prendre que quelques legers alimens. Pendant tout ce tems là, il n'eut aucune nouvelle de *Plombi*, qui de son côté n'étoit pas observée avec moins de soins. Le Gouverneur, plus étonné que jamais d'une pareille conduite, résolut de voir cette Etrangère, & de l'obliger, malgré toute sa résistance, à recevoir les secours de la Médecine. Mais dans le tems qu'il se dispoit à lui faire Visite, pour l'engager à travailler au rétablissement de sa santé, il fut lui même frappé d'une Apoplexie foudroïante, qui le coucha dans le Tombeau, sans qu'il pût déclarer ses dernières volontés.

Le Gouverneur étant mort, *Plombi*, la seule de ses Femmes qu'il eut épousée suivant la
Loi,

Loi. se trouva d'autant plus libre, que les Enfans de son Mari étant dans des lieux éloignés de *Hradiscb*, il ne se présenta personne qui put lui contester l'autorité. Elle en fit usage aussi tôt, pour se rendre auprès de *Verdinitz*. Le Changement de situation lui rendit sa fanté & ses forces. Il reprit ses Habits de Femme, & personne n'eut le moindre soupçon de son Sexe. *Plombi* fit ensuite avertir le Négociant de venir prendre cette prétendue Etrangère au Serrail, sous prétexte, qu'étant de *Bohème*, il devoit quelque soins à une Femme de sa Nation.

Le seul frein, qui arrêtoit *Plombi*, étoit la crainte de son Père, sous l'autorité duquel elle devoit retourner, en quittant le Serrail. Elle auroit pû tenter tout d'un coup de passer en *Bohème* avec son Amant; mais un héritage aussi considérable que celui qui devoit revenir, méritoit bien d'être attendu, & *Verdinitz* même se rendit à une raison si forte. Il y avoit d'ailleurs bien des dangers à courir, en prenant témérairement la route de *Hongrie*, qui étoit l'Etat Chrétien le plus voisin. Il falloit prendre des mesures justes pour aplanir toutes les difficultés. Le Négociant, Homme d'âge & d'expérience, étoit un Guide capable de surmonter les obstacles qui se rencontroient. Il falloit du tems pour régler les Affaires des uns & des autres. *Verdinitz* écrivit

vit à *Prague*, pour ménager avantageusement le retour d'un Homme à qui il avoit de si grandes obligations. On prit donc le parti d'attendre, & *Plombi*, après avoir rempli ses devoirs au Serrail, retourna tranquillement chez son Père.

Verdinitz & *Plombi* avoient auparavant concerté les moyens de se voir. Ils devinrent plus faciles qu'ils n'auroient osé s'en flater, par la disposition où étoit le Vieillard à pardonner à son Esclave, & à souhaiter de le revoir. Sa fuite l'avoit moins irrité, que le souvenir de sa fidélité & de son attachement ne le portoit encore à l'aimer. Il ne se faisoit point de marquer de l'admiration, pour un Esclave, qui s'étoit sauvé de son Cabinet, sans toucher à son Trésor; & ce fut dans un de ces mouvemens d'estime & de reconnoissance, que demandant à sa Fille, s'il étoit vrai qu'elle eût jamais senti de l'inclination pour *Verdinitz*, il lui confessa que s'il l'eût crû; né quelque chose, & qu'il se fut fait *Musulman*, il n'auroit pas fait difficulté de le choisir pour son Gendre. *Plombi*, en Personne intéressée, parla de la naissance de son Amant, sur les lumières qu'elle en avoit reçues de lui même & du Négociant. Pour la Religion, sans se hasarder à rien promettre, elle s'engagea seulement à faire tous ses efforts pour l'engager à embrasser celle de *Mahomet*; & elle donna

pour nouveau motif à son Père, le mérite de convertir un Homme qu'il trouvoit digne de son estime.

Verdinitz fut donc rapellé dans la Maison de son Maître qui le reçût plutôt comme son Fils, que comme son Esclave. *Plombi* s'employa long-tems d'affés bonne foi à sa Conversion; mais il arriva au contraire qu'elle lui fut redevable de la sienne. Pendant ce tems là, le Vieillard, qui joignoit toujours beaucoup d'avarice à des sentimens de bonté extraordinaires pour *Verdinitz*, se sentant afoibli par l'âge, & n'étant plus capable de veiller à son Trésor, prit le parti de se faire transporter dans le Cabinet où il l'avoit renfermé, & de s'en faire une Demeure d'où rien n'avoit plus le pouvoir de le faire sortir. Le Gentilhomme *Bohémien* demeuroit le Maître absolu dans tout le reste de la Maison; & pour achever de se concilier l'affection du Vieillard, il avoit soin de lui porter des sacs d'or & d'argent; qu'il recueilloit tous les ans de ses revenus. C'étoit le prendre par son foible, & travailler pour lui même.

La mort vint enfin délivrer le Vieillard de ses inquiétudes & toute sa Maison d'une trop longue contrainte. En expirant il donna sa Fille & tout son Bien à *Verdinitz*, à condition qu'il se feroit *Musulman*.

Il s'agissoit d'éluder cette Clause, qui étoit trop

trop claire & trop publique, pour être violée impunément. La considération que le premier Mariage de *Plombi* lui atiroit encore dans la Ville, & les libéralités de *Verdinitz*, leur donnèrent quelque tems l'espérance de gagner les Chefs de la Religion. Mais après quantité d'Avantures, dont le recit meneroit trop loin, *Verdinitz*, qui avoit eu le tems d'écrire à *Prague*, & de faire la Paix du Négociant, se détermina à le faire partir avec tous ses Trésors, ou du moins avec ce qu'il ne vouloit point exposer à l'avidité des *Turs*. Ce transport se fit si secrètement, que les plus curieux y furent trompés. Le départ du Marchand fut ménagé avec tant de précautions, qu'il passa pour un petit Voïage qu'il étoit obligé de faire avec sa Famille: il laissa sa Maison meublée, & son Fils pour la conduire en son absence, tandis qu'il emportoit, avec les Trésors de *Verdinitz*, tous ceux qu'il avoit amassés lui-même.

Lors que les Trésors de *Verdinitz* furent arrivés à *Prague*, & qu'il n'eût plus à risquer que ce qu'il étoit disposé à perdre, il proposa au nouveau Gouverneur de lui acorder la liberté de faire un Voïage de quelques Mois dans son Pais, avec le Fils du Négociant, qui étoit resté dans la Maison de son Père. On rejetta cette proposition, comme il s'y étoit attendu. Mais pour lever toutes sortes d'obstacles, il

leur ofrit de laisser entre leurs mains , pendant son absence & pour gage de son retour, sa Maison , celle du Marchand qui devoit l'accompagner , & tout l'Héritage de son Patron. On accepta avidément cette offre , & ceux qui affectoient le plus de zèle , se trouvèrent ainsi intéressés à favoriser son départ, & à ne pas trop presser son retour.

Il restoit une grande difficulté ; c'étoit l'évasion de *Plombi* , pour laquelle il paroissoit impossible de trouver des prétextes. On eût recours à l'adresse. *Plombi* fut déguisée en Homme , & le jour du départ , elle passa pour un Esclave. *Verdinitz* avoit eu le soin de se pourvoir d'une Voiture fort légère & de six Chevaux extrêmement vites , qu'il croioit capables de le mettre en sûreté , avant qu'on pût s'apercevoir de l'enlèvement de sa Maitresse. Mais un jeune *Turc* , nommé *Delmet* , amoureux depuis long-tems de *Plombi* , vint encore traverser leur Voiage.

Delmet avoit d'abord été charmé du départ de *Verdinitz* , mais aiant ensuite découvert que l'aimable *Plombi* avoit consenti à le suivre, il fit éclater ses plaintes si haut , que le *Cadi* fut obligé , par bien séance & contre son intérêt , de mettre quelques Cavaliers à la suite du Ravisseur. *Delmet* se mit à leur tête. Il joignit son Rival à deux journées de la Frontière. Le bruit des Chevaux aiant fait juger
de

de loin à *Verdinitz*, qu'il étoit pourſuivi, la ſeule reſſource, qui lui reſta dans un danger ſi preſſant, fut de faire ſortir auſſi tôt *Plombi* de la Voiture. Cette Belle étoit encore dans le déguiſement qu'elle avoit pris à ſon départ. Elle acheva de déguiſer ſes traits à l'aide d'un peu de boüe, & s'étant placée derrière la Voiture avec le ſeul Eſclave que *Verdinitz* avoit à ſa ſuite, elle s'anima, par l'excès meme de ſa crainte, à jouer ce nouveau Rôle avec intrépidité.

Delmet étant arrivé, on ne ſe trouva point aſſés fort pour l'empêcher d'arrêter bruſquement la Voiture, & de demander ou étoit *Plombi*. *Verdinitz* & le Marchand feignirent d'être ſurpris de cette queſtion, & répondirent qu'ils ne pouvoient ſavoir ce qu'étoit devenue une Perſonne qu'ils avoient laiffée à *Hradifch*. Les circonſtances paroifſoient confirmer cette réponse ; & deux Eſclaves n'étant que le nombre qui convenoit pour le ſervice de deux Voiageurs, l'attention des Cavaliers ne tourna point de ce côté là. Cependant *Delmet* ne pouvoit ſe perſuader qu'il eût été trompé dans les ſoins qu'il avoit pris pour ſ'affûrer de l'évaſion de ſa Maitreſſe. Comme il avoit remarqué que la Voiture de *Verdinitz* s'étoit arrêtée derrière un Buiffon, pendant que *Plombi* en étoit ſortie, pour ſe placer derrière, il ne douta pas qu'elle ne ſe

fut retirée à l'écart, de concert avec ses Ravisseurs, & qu'elle ne fut cachée le long de quelque haie, ou dans quelque Maison voisine, où ils étoient sûrs de la retrouver. Dans cette pensée, il laissa une partie de ses Gens pour garder la Voiture, tandis qu'avec le reste il se mit à visiter tous les lieux voisins, qui lui paroissent propres à servir de retraite. Il y employa une partie du jour. Enfin, las de chercher, & venant à croire qu'il s'étoit effectivement trompé en croiant *Plombi* hors de *Hradisch*, il prit une résolution qui acheva de le rendre tout à fait Dupe. Ce fut de conduire *Verdinitz* jusqu'à la Frontière, dans la vue non seulement de s'assurer du départ d'un Rival si redoutable; mais d'empêcher aussi que *Plombi* ne pût le rejoindre, supposé qu'elle eût quitté la Voiture, comme il se l'étoit figuré, & qu'elle demeurât cachée dans quelque lieu qu'il n'avoit pu découvrir. Ainsi pendant deux jours de marche, *Delmet* & son Escorte accompagnèrent *Verdinitz*. *Plombi* eut à la vérité quelques incommodités à souffrir dans la situation qu'elle fut forcée de garder pendant ce tems là; mais l'espérance de se voir bientôt en pleine liberté avec son Amant, soutint son courage. *Delmet* ayant enfin quitté la Voiture, passa plusieurs jours sur la Frontière, pour empêcher que l'envie ne prit à *Verdinitz* de retourner à *Hradisch*, &

pour

pour s'assurer qu'il avoit continué sa route.

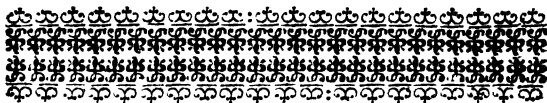
Verdinitz & *Plombi* traversèrent ensuite la Hongrie, dans une tranquillité & une satisfaction inexprimable. Ils arrivèrent heureusement à *Prague*, où ils furent reçus avec des transports de joie, par la Famille de *Verdinitz*, qui étoit des plus riches & des plus puissantes. Le Vieux Marchand ne fut pas le moins empressé à les féliciter de leur bonheur. Il leur restitua toutes leur Richesses, qu'il avoit apor-tées heureusement jusques à *Prague*.

Lors que tout paroissoit ainsi se réunir pour les récompenser de leurs inquiétudes, & mettre le comble à leur félicité, ils eurent une nouvelle alarme, qui mérite d'être rapportée. Un jour qu'ils s'étoient retirés à la Campagne, sans autre Compagnie que leurs Domestiques, ils furent surpris de voir entrer dans leurs Maison, vers le soir, dix-huit ou vingt *Turcs*, qui mirent aussi-tôt le sabre à la main, & qui se dispersèrent dans les Apartemens. *Verdinitz* trop mal acompagné, pour penser à se défendre, ne chercha qu'à se cacher avec *Plombi*: car sa première idée tombant sur l'ancien sujet de sa crainte, il ne douta pas que ce ne fut le Cadi de *Hradisch* ou *Delmet* qui avoient eu la hardiesse de le poursuivre jusqu'à *Prague*. Quoique cette imagination fut sans vrai-semblance, elle le tourmenta crûellement pendant plus d'une heure que les *Turcs* employèrent à l'exécution de

leur dessein. Ce fut de remettre en œuvre les préparatifs qu'ils avoient faits d'une superbe Fête. Ils s'étoient fait suivre non seulement par quantité de Chariots qui avoient apporté les décorations nécessaires, mais par une Compagnie fort nombreuse composée des principales Dames de la Ville. La diligence des Ouvriers aiant répondu à leur ardeur, ils eurent bientôt fait changer de face à la Maison; & lors que tout fut mis dans l'ordre qu'ils s'étoient proposé, ils ne pensèrent plus qu'à tirer le plaisir qu'ils avoient espéré de la fraïeur & de la surprise de *Verdinitz*. C'étoit la Jeunesse la plus distinguée de *Prague*, qui en avoit formé le projet, sur le récit qu'elle avoit entendu faire de leurs Aventures, & qui avoit imité avec beaucoup d'art ce qu'elle avoit entendu raconter des usages de *Hradisch*. La Comédie, qui fut représentée par les meilleurs Acteurs de *Prague*, contenoit l'Histoire de l'Esclavage de *Verdinitz* & de ses entreprises au Serrail.

Le Batême de *Plombi* & son Mariage avec *Verdinitz*, occasionèrent d'autres Fêtes où la magnificence & la joie éclatèrent pendant plusieurs semaines. Après tant de traverses ces heureux Epoux se sont vus au comble du bonheur. Les Mémoires dont nous venons de donner un Extrait sont terminés par le Portrait de la charmante *Plombi*, qui n'est pas de la même main que le Corps de l'Ouvrage. On la représente comé une des plus belles Personnes que l'on puisse voir.

CON-



CONVERSATION

ENTRE

AMYNTE ET DORIMENE

AM. **J**E vous trouve toujours, ma chère Cousine, occupée ou à votre toilette, ou à la lecture ; n'est-ce pas faire un mauvais usage de son tems ?

DO. Vous l'employés bien mieux assurément ! occupée sans cesse à me blamer. Eh ! ne diroit-on pas que les Dames doivent se passer d'agrément & d'Esprit. Il viendra un tems où l'un nous manquera & où l'autre ne nous fera que foiblement valoir ? Atendons le, ce tems, sans le prévenir.

AM. Ces Qualités ne sont pas si essentielles ; elles ne méritent tout au plus que le loisir que nous peuvent laisser les soins d'une sage économie, & nos petits ouvrages.

DO. Quel goût ! Vous regardés comme de purs amusemens, ce qui doit être une affaire capitale pour nôtre Sexe, & qui est bien digne de nôtre attention.

AM. Je voi bien que je n'obtiendrai rien sur votre esprit ; il vous coûteroit trop de
vous

vous défaire de vos préjugés, & de commencer une nouvelle manière de vivre. Brisons là dessus. Pourroit-on vous demander quel livre vous lisez quand je suis entrée ?

DO. *L'Apologie des Dames*, un excellent livre ; l'on y prouve à merveille notre supériorité sur les Hommes, & l'on y démontre nettement sans supercherie que nous avons toujours tenu le premier rang dans le monde ; les faits que l'on y rapporte sont conformes à la plus exacte vérité. La matière ne valoit-elle pas bien la peine qu'on en fit un livre ?

AM. Je ne veux rien opposer à ce que vous me dites de ce livre ; mais croiez moi, il est des Auteurs galants, ainsi que des hommes galants. La galanterie trouve fort son compte dans les Discours flâteurs. Vous lisez avec plaisir.

DO. J'y en trouvois sur tout, parce que les prérogatives de notre Sexe sont mises dans un jour parfait, & que je suis bien aise d'avoir à me défendre contre Mr. le Chevalier qui est l'homme du monde le plus impitoyable à notre Sexe.

AM. Je ne fais pas si vous ne vous trompez point en accusant Mr. le Chevalier d'une rude indifférence pour le Beau Sexe : elle ne retombe certainement que sur quelques Individus qui peut-être la méritent bien ?

DO. Vous prenez trop le parti de M. le Chevalier.

valier pour quil ne soit pas de vos amis privilégiés ; j'espère néanmoins que vous le blâmerés beaucoup, quand je vous dirai que *Bé-lize Faustine* & moi sommes aussi les objets de son indifférence. Ah ! quel homme c'est que Mr. le Chevalier : il s'ennuie dans nôtre Société, il n'y ouvre jamais la bouche que pour dire de dures vérités ; on le voit à la gêne lors qu'il veut se radoucir, pour nous dire quelque fade politesse.

AM. Mr. le Chevalier ne mérite pas que vous le traitiés si cruellement ; s'il vous dit de dures vérités , comme vous les apelés, il vous oblige plus en cela, que s'il vous disoit d'agréables mensonges. Sur le pié que je le connois, je sai qu'il voudroit vous dire les choses les plus obligeantes ; mais il a peur de mentir & de vous tromper.

DO. Tout doucement, s'il vous plaît, il semble que vous aïés formé le dessein de rencherir sur Mr le Chevalier. Ne vous souvient-il pas de l'afront qu'il fit l'autre jour à toute la Compagnie qui étoit en visite auprès des Dames du Voisinage ; il avoit l'air d'un Spectateur qui n'est point de la partie ; il ne se laissoit toucher par quoi que nous pussions dire & faire d'agréable ; une conversation badine animée de tems en tems par des couplets de chansons toutes nouvelles ne pût l'engager qu'à bailler. J'en fus si piquée que je

résolu de le timpaniser dans des vers. Le dépit fut mon Apollon. Voici ce qu'il m'inspira tant bien que mal.

ALCANDRE est un fâcheux, est un sot personnage.
Indifférent ce semble pour toutes les Beautés,
Il est froid auprès d'elles, point de vivacités;
Un air sot & rebours tracé sur son visage,
Nous annonce déjà quelques grossièretés;
Sans attendre long-tems des effets du présage,
On le voit à tous moments,
Nous divertir par de longs bailllements.

R E P O N S E.

Il est vrai, je baillai & j'avoüe l'offense.
De derrière un rideau, dit ALCANDRE en sortant,
Mais si j'eus donné lieu à mon indifférence,
Pendant vos vains discours, j'aurois dormi long-tems.

L E F R A N G.

Le 21. Août 1738.



REPON-



R E P O N S E

Aux Réflexions sur quelques Pensées de Mr. PASCAL & sur la Critique que Mr DE VOLTAIRE en a fait dans ses Lettres Philosophiques, Journal de Juillet pag. 3.

M E S S I E U R S ,

L E S Critiques aians un droit aquis dans votre Journal, & leurs Pièces y trouvant régulièrement leur place, je me flatte que par là celle que j'ai l'honneur de vous communiquer pourra voir le jour par votre Canal. Son but n'étant que de redresser celle qui à paru dans votre dernier (penultième) *Mercure*, & qui porte pour titre; *Réflexions sur quelques pensées de Mr. Pascal, & sur la Critique que Mr. De Voltaire en a faite dans ses Lettres Philosophiques*; Réflexions hazardées, & dont je vais demontrer le peu de justesse.

L'Autheur par un préliminaire sur la bonne & la mauvaïse Critique, met d'abord son lecteur en état de juger de toute la défecuosité de la sienne; s'il se fut borné à quelques unes de ses Réflexions générales, qu'il auroit pu étendre & écaïrcir, il se seroit fait sans contredit *beaucoup plus d'honneur*, pour m'offrir à son égard du même reproche qu'il fait à *Mr. De Voltaire*.

J'a-

J'avoué avec lui que quand *Pascal* dit, que *s'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui & non les Créatures*, cela ne doit s'entendre que de l'amour par excellence, qui comparé avec l'attachement que l'on peut avoir pour les Créatures, mérite seul ce nom là; Mais *Mr. De Voltaire* n'a-t'il cependant pas raison de lui reprocher d'outrer la matière quand il s'exprime; *Il y a un Dieu; ne jouissons donc pas des Créatures!* La Conviction d'une Divinité, & l'amour qui nous doit unir à Elle, exclura il donc tout autre attachement & toute autre jouissance? Cet amour de l'Être suprême, anéantira il les relations que les membres de la Société Civile ont les uns avec les autres, & les liens qui les unissent? Et le Père commun de tous les hommes, qui nous a donné abondamment toutes choses pour en jouir, comme dit l'Apôtre, s'offensera il de l'usage que nous pourrions faire de ses biens, & de l'attachement que nous contractons pour ceux avec qui nous avons par l'ordre même de la nature des relations aussi intimes? Ce seroit plutôt mépriser ses faveurs, manquer à ses devoirs, & blesser la charité, que de ne vouloir point jouir des Créatures, sous prétexte de leur néant par rapport au Créateur. Les conséquences que tire *Mr. De Voltaire* des paroles de *Mr. Pascal*, sont donc des plus naturelles, & si nôtre Critique s'obstine à sout-

nir le contraire, qu'il avoüe au moins que *Pascal* a très mal expliqué sa pensée, & qu'il se seroit mis à couvert de tout blâme, si moins livré à son Enthousiasme, il eut dit, *ne leur donnons pas plus d'attachement qu'elles ne méritent, ou n'en abusons pas.*

Quant au second article qui a pour objet le temps du second avènement de *JESUS-CHRIST*, c'est ici où toute sa Critique mérite bien plutôt que celle de *Mr. De Voltaire* l'Epithète de *pure Chicagerie*, qu'il lui a cependant donnée sans aucun ménagement. Car cet Auteur parle en autant de termes du temps du second avènement qu'il soutient prédit aussi clairement que le premier, & quand il dit par manière d'interrogation, à la fin du paragraphe, *Ne voila il pas le second avènement prédit distinctement ?* Il est évident & le sens paroitra tel à tout homme qui se paie d'idées plutôt que de mots, qu'il y sousentend celui de temps, dont il vient de faire mention. Que nôtre Critique garde donc ses reproches pour une meilleure occasion, où il pourra se mettre en fraix d'étaler plus à propos toute la Scholastique dont il fait ici parade.

Mais c'est sur tout le dernier article sur le quel j'ai dessein de m'arrêter, l'Anonime tombant à cet égard dans une erreur impardonnable, puis qu'il prétend d'après *Mr. Pascal*, que les *Legislateurs Grecs & Romains*, ont pris

Et emprunté chés les Juifs leurs principales Loix.
Proposition qu'il me sera facile de détruire.

Chacun fait que de tous les Peuples de l'antiquité, les Egyptiens ont été le plus policé, & celui dont les Loix & les coutumes étoient les plus sages, les plus conformes au bon sens & à la droite raison, & les plus propres au bien & à l'avantage de la Société Civile. C'est ce qu'asseurent tous les anciens Historiens, & ils le justifient par le détail où ils entrent à ce sujet. Les plus fameux Législateurs de la Grèce, sur la réputation de la Sagesse de ce Peuple, furent puiser chez eux comme dans leur source, le principe & la justice des Réglemens qu'ils établirent dans leur patrie. Lycurgue ent'autres dut tout le bon succès des siens aux lumières que lui fournirent les Prêtres & les Doctes de ce pais là.

Or comme de toutes les histoires profanes, ils n'en est aucune qui remonte plus loin dans l'antiquité que celle des Egyptiens, & qu'Hérodote, Diodore de Sicile, & plusieurs autres nous font mention des Loix qui régnoient parmi eux, dès le commencement de leur Monarchie, il suit de là que long-tems avant Moïse, ce Peuple étoit non seulement régi par des Loix justes & équitables, mais étoit même à cet égard en réputation par tout le monde habité. Ce fut sous le Règne de *Sésosiris*, comme on peut l'inferer du Narré
qu'en

qu'en fait Diodore, * que les Juifs furent accablés de travaux en Egypte, & ce fut aussi en ce même temps suivant les plus exacts Chronologistes, que Cecrops avec une Colonie d'Egiptiens fut fonder le Royaume d'Athènes. Ce fut lui qui le premier commença de polir par ses ordonnances les Peuples de l'Attique, & qui fut rametter leurs mœurs à de certaines Régles. Il ne faut donc pas s'étonner si en comparant les Loix de la Grèce avec celles des Hébreux, on trouve entr'elles quelque relation. Cecrops Egiptien de naissance apporta chez les Grecs les Loix de son País, leur Justice les firent d'abord respecter, & elles ne deurent tout leur accroissement dans la suite qu'aux instructions qui furent puiser tous leurs Legislatours. D'autre côté, les Juifs ne purent qu'adopter les coutumes & les usages qui avoient la vogue en Egypte. Obligés de s'y soumettre sans doute pendant leur Captivité, ils ne purent qu'en conserver une partie par habitude, & la Circoncision même qui sembloit caractériser cette Nation, ne laissoit pas de leur être commune avec les Egyptiens qui la pratiquoient de tous tems, au témoignage d'Hérodote. Or pour apliquer ici un Axiomé des Mathématiciens, *deux grandeurs égales à une troisième grandeur, sont égales entr'elles.*

M

Les

* Liv. I. Scà. II.

** Liv. II. Euterp.

Les Loix des Juifs & celle des Grecs partant d'abord d'une même source, il ne peut se faire, qu'indépendamment les unes des autres, elles n'eussent entr'elles quelque ressemblance. Car pour ce qui concerne celles que Moïse prescrivit au Peuple Juif par l'ordre de Dieu, il n'est pas vraisemblable qu'elles aient passé aux Egyptiens. La haine implacable qu'ils deurent conserver contre cette Nation après sa fuite, qui n'eut lieu qu'au grand détriment de leur Pais & de leur Royaume, jointe aux Mers, & aux vastes déserts qui les séparèrent, & empêcherent entr'eux tout commerce, ne nous permet pas de penser autrement. On en peut dire autant des Grecs; Lycurgue, Solon, Platon, Eudoxe, & tous leurs Législateurs & Philosophes, passèrent bien en Crète, & en Égypte, mais il n'est pas fait mention de la Judée, & le P. Calmet qui suppose le contraire, & de l'autorité duquel notre Critique s'appuie, n'allégué aucune preuve solide de sa conjecture. Disons plutôt que le mépris que cette Nation portoit à tous ceux qu'elle appelloit Barbares, & particulièrement aux Juifs, qui affectoient des coutumes & des pratiques si différentes de celles de tous les autres Peuples, les empêcha pendant longtems d'entretenir la moindre liaison, & d'adopter par conséquent aucune de leurs maximes. Je ne vois pas que les alliances qu'ils pu-

purent contracter dans la suite avec eux, deussent produire cet effet. L'état florissant alors de toutes les Républiques de la Grèce, & point de perfection où elles avoient porté toutes sortes d'Arts & de Sciences, & en particulier la Philosophie, nous fait augurer avec raison, que leur Code & leurs Loix se resentoient de cette splendeur, & n'avoient pas besoin du secours & de la Réforme de celles des Juifs. Ces raisons & d'autres que je supprime, ont sans doute frappé mon adversaire, puis que passant fort légèrement sur les Grecs, il n'entre dans quelque détail que du côté des Romains. Il n'en sortira cependant pas plus victorieux.

Les Loix des Grecs ne tirant point leur origine de celle des Juifs, comme nous venons de le prouver, il suit par une conséquence nécessaire que les Romains qui prirent celles d'Athènes pour modèle des leurs, n'empruntèrent rien non plus des Juifs à cet égard. Ce fut environ l'an 300. de la fondation de Rome, qu'ils envoyèrent cette fameuse députation en Grèce, pour en rapporter les principales Loix. La Compilation qui en fut faite reçut le nom de Loix des XII. Tables, & elles furent la source & le principe de toutes les autres, dont se forma le Corps complet de leur jurisprudence, sans que les Histoires de cette République fassent en au-

cune manière mention des Loix des Hébreux. Aussi l'anonyme n'apporte il d'autre raison de son sentiment, que l'impossibilité où il est de concevoir que les Romains n'en eussent quelque connoissance. Preuve convaincante sans doute, mais qui cesseroit bientôt de lui paroître telle, pour peu qu'on l'éclaircît sur cette matière par les Histoire de ces tems là. Les Alliances que les Romains traitèrent avec cette Nation dans la suite, ne concluent rien sur la question contestée, & ne mirent certainement pas les Loix des Juifs en grand Crédit chez ce Peuple naturellement fier, présomptueux, & plein de bonne opinion uniquement en faveur de tous les établissemens, dont il étoit l'Auteur. Dans le fond, Rome traita toujours ce Peuple avec un mépris, dont *Pompée* lui fit ressentir les tristes effets, lors de ses Campagnes en Asie. Je m'en vais maintenant suivre l'Auteur de la dissertation dans ses raisonnemens, pour en faire sentir tout le foible.

Il débute par reprocher à Mr. *De Voltaire* de tomber dans le sophisme d'une énumération peu exacte. Mais c'est là pure Chicane, & perdre le vrai point de vue de la question, pour un Incident tout à fait hors de place. S'arrêter à la discuter, ce seroit fatiguer le Lecteur, & l'écarter de l'essentiel du sujet.

Parcourant ensuite toutes les conformités qui peuvent se rencontrer entre les Loix Mo-
sai-

faïques & les Romaines, il parle d'abord de la Loi du Talion, * *Oeil pour œil, Dent pour dent, Fracture pour fracture*, qui se trouvoit aussi dans les Loix des XII. Tables, conceue en ces termes. *Si membrum rupsit, ni cum eo pacit, talio esto*, que le Jurisconsulte Gravina rend ainsi; *si quis alteri membrum aliquod ruperit, ni cum eo pascici velit, membrum pariter ei rumpere injuria affecto jus esto*. Mais je demande, si la conformité d'une pareille Loi peut rien faire conclure en faveur de sa Thèse, & si on ne peut pas appliquer ici le raisonnement qu'il fit lui même au sujet de l'homicide, une pareille décision se trouvant dictée par les lumières naturelles, chez tous les Hommes ? Cependant pour lever tout doute, je vais lui faire voir que les Romains s'écartoient bien souvent de cette Loi du Talion. Une autre Loi des XII. Tables bien loin de prononcer, *dent pour dent*, disoit en autant de termes. *Qui os ex genitali fudit*, libro 300. *Servo 150. Aris pana sunt*; Pithocus l'explique ainsi, *Qui dentem ex Gingivâ excuserit libero homini, trecentis assibus multator, qui Servo centum & quinquaginta*. Une pareille estimation pecuniaire est une opposition manifeste à la Loi Mosaique.

20. La Loi de Dieu ordonnoit que ** *celui qui fraperoit son Père, ou sa Mère seroit puni de*

M 3

mort,

* Exod XXI.

** Exod. XXI. v. 15.

mort , & une Loi Romaine s'exprimoit ainsi à ce sujet ; *si Parentem puer verberit , est oloe plorassit puer diveis parentum sacer esto.* Ce qui signifie en termes plus connus ; *si Parentem puer verberet sacer sit , sive devoveatur diis parentis , ut iis tanquam hostia mactari possit.*

Je ne comprends pas que nôtre Auteur n'aperçoive pas dans cette Loi la liaison qu'il y a entre la peine & le péché. Il ne peut pas trouver la punition peu severe , elle va à la mort. Il faut donc qu'il l'estime trop rigoureuse. Mais quand un enfant perd le respect pour ceux des quels il tient le jour ; jusqu'au point de les fraper , mérite il de jouir de la vie , dont il court risque de priver celui duquel il la tient ? Si cette Raison ne le satisfait pas. Je le prie d'observer que l'excessive puissance que les Romains avoient sur leur Enfans , authorisoit un pareil chatiment , la profonde sujettion des Enfans aggravant d'autant plus l'offense. Au reste je ferai remarquer en passant à l'Auteur Jurisconsulte , que c'est par erreur qu'il place la Loi , en question parmi celles des XII. Tables , puis qu'elles n'est qu'un Fragment des Loix Roiales , ou du droit Papyrien , de beaucoup antérieure par conséquent , les uns lui donnant *Romulus* pour Auteur , d'autres *Tatius* , & quelques troisièmes *Servius*. Je le renvoie pour un plus ample éclaircissement à *Scaliger* , ou à *Gravina*.

30. Bien loin de souscrire à la conformité que l'Autheur trouve entre la Loi, *si Quadrupes. ff. h. t.* & celle de Moïse qui se lit *au Ch. XXI. de l'Exod.*, j'aperçois entr'elles différentes décisions; puis que dans l'une le Legislatteur statue qu'on livre la tête, ou qu'on repare le dommage qu'elle a causé, & que dans l'autre, l'animal doit être lapidé, & le Maître puni s'il est en faute. Il se trouveroit plutôt quelque Analogie entre les Loix de ces deux Peuples sur l'Article du vol. Mais outre que la ressemblance n'est pas parfaite, au point d'en pouvoir conclure que l'une ait été copiée sur l'autre; On trouve plusieurs Peuples qui ne decernoient pas peine de mort pour le simple vol. La Restitution de la chose volée, du double, ou du quadruple, parût pour ce Crime la peine la plus naturelle, & ce ne fut que dans la suite, & par la crainte des conséquences, qu'on statue peine Capitale contre les Voleur.

Pour couper court à mes remarques, je veux admettre pour un moment toutes les conformités que je viens de combattre, on n'en pourra pourtant point conclure que les Romains aient pris leur Loix des Juifs. La Lumière naturelle, & la droite raison sont plus que suffisantes pour faire apercevoir à tout Homme attentif à les consulter, la différence notable qui se trouve entre le juste

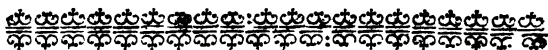
& l'injuste, le bon & le mauvais, l'utile & le préjudiciable. Toute Loi portée en conséquence, aura toujours pour baze & pour fondement, le Droit naturel, immuable dans ses principes, dont Dieu est l'Auteur, & qu'il a gravé dans l'ame de tous les hommes. Recouvrir au hazard, comme nôtre Antagoniste le fait, au défaut de son premier Système, c'est compter pour rien ces premières notions de justice & d'équité, communes à tout Etre pensant, & dont toute Loi Civile doit émaner. Ce trait ne peut que lui être échappé au hazard. L'idée que je me forme de son érudition ne me permet pas d'Attribuer à une autre Cause. Ces observations pourront suffire, *Messieurs*, pour redresser la Critique qui parut dans vôtre dernier Journal; si vous voulés bien les Communiquer au public, vous obligerés infiniment celui qui à l'honneur de se dire très parfaitement.

Messieurs

A Neuchâtel 27.
Août 1738.

Vôtre très humble & très
obeissant Serviteur.
P. P. J. V. D.





LA BELLE MISSIONAIRE

Histoire Angloise.

U Ne Demoiselle de *Londres* d'une beauté & d'un mérite extraordinaire , nommée ANNE HYGGS aiant entendu parler de la fameuse entreprise du Docteur BERCKLEY , pour répandre le Christianisme dans les *Colonies Angloises*, & gémissant qu'elle ait manqué de succès, résolut, de son côté, de contribuer de tout son pouvoir à une entreprise si loüable. Son Projet fut de se rendre si aimable aux yeux de quelque célèbre Eclésiastique qu'elle pût lui inspirer une forte inclination, & lui faire acheter sa Conquête , par une promesse formelle de passer avec elle en *Amérique*, pour y employer tous ses Biens & tous ses soins à la conversion des Infidèles. Il est aisé de juger qu'une si pieuse entreprise ne s'exécuta point par les Voies ordinaires de la Galanterie. Cependant tout ce qu'une Femme vertueuse peut mettre en usage pour relever ses qualités, naturelles , ne fut point épargné. Elle eut soin, de déclarer modestement, que son goût étoit pour les Théologiens, & souffrant à peine la présence des autres Hommes, elle affecta de se lier avec plusieurs Dames, qui tenoient à l'Ordre Eclésiastique par le Mariage ou par la Parenté.

Il arriva malgré ces précautions, qu'un jeune Cavalier prit de l'inclination pour elle, & s'attacha à la suivre avec toute l'ardeur qu'inspire l'Amour. Elle rejetta ses soins, & quoi qu'assez éclairée pour rendre justice à son mérite, elle lui déclara, avec la dernière rigueur qu'elle étoit résolue de ne jamais l'écouter.

D'un autre côté, quelque Eclésiastiques qui étoient de sa Société ne purent la voir longtems, sans prendre pour elle quelques sentimens de tendresse. Il s'en présenta deux tout à la fois, qui la recherchèrent avec beaucoup d'empressement. Elle les écouta d'abord sans préférence, & dans la seule vue de connoître à fond leurs caractères. L'un sans lui plaire autrement par ses qualités personnelles, lui parut le plus propre au grand dessein qu'elle méditoit. Il n'en falut pas d'avantage pour la déterminer en sa faveur. Il ne lui restoit que de le disposer à suivre toutes ses volontés; & ne voulant rien laisser au hazard, elle le fit languir pendant cinq ou six Mois, pour l'enflamer d'avantage, en lui faisant entendre qu'elle étoit arrêtée par des raisons qu'il pouvoit vaincre, mais qui demandoient tant d'amour & de constance qu'elle l'en croioit peu capable. Enfin pressée par les instances de son Amant, & presque assurée du succès par ses sermens, elle lui confessa que son inclination pour le Mariage la déterminoit moins à entrer dans cet état, que le zèle pour la Religion; quelle vouloit faire un

'Apôtre de son Mari, partager ses travaux, & quitter *Londres* pour aller prêcher l'Évangile en *Amérique*. Ce Discours parût si extraordinaire à notre Ecclésiastique, que ne pouvant soupçonner sa Maitresse de le railler, il craignit que son Esprit n'eût souffert quelque altération. Il n'osa la contredire ouvertement; mais n'étant guères disposé à goûter ses propositions, il se retrancha dans des excuses & des objections si frivoles, qu'il n'en falut pas d'avantage à la sincère & zélée *Anne*, pour lui faire juger qu'elle avoit été trompée par les apparences. Son zèle n'excluoit pas un peu de fierté. Elle conçut un véritable dédain pour un Homme qui répondoit si mal à son attente, & désespéra de parvenir par d'autres voies à ce que la Religion & l'Amour n'avoient pû lui faire obtenir. L'Ecclésiastique *Anglais*, & tout ce qui lui ressembloit fut congédié.

Cependant leur Mariage étoit si avancé, qu'il falut justifier aux yeux des deux Famille une rupture si éclatante. *Anne* refusoit de s'expliquer. L'Ecclésiastique, confus de sa disgrâce, & piqué de se voir tourner en ridicule par ceux qui avoient envié son bonheur, n'eut pas plus de discrétion que de courage. L'aveu qu'il fit de son Avanture ne tarda point à se répandre. Elle parvint aux oreilles du jeune Cavalier que *Melle. Higgs* avoit rebuté, & que cette rigueur n'avoit pas guéri de sa passion. Que n'eut-il pas fait pour lui plaire ! Il ne balança pas un moment

à s'aller jeter à ses piés, & ne lui déguisant rien de ce qu'il venoit d'apprendre, il lui ofrit d'embrasser l'état Eclésiastique, si c'étoit à cette profession qu'elle destinoit son Cœur, & de parcourir avec elle tous les Déserts de l'*Amérique*.

Melle. *Higgs* avoit trop de bon sens pour ne pas distinguer un emportement de passion d'un zèle sincère; mais ce transport du moins ne lui permettoit pas de douter qu'elle ne fut aimée; & c'étoit déjà un des deux avantages qu'elle avoit voulu se procurer. L'autre pouvoit en être la suite, & devenir même le fruit d'une ardeur moins tumultueuse. Elle promit sa main au jeune Homme, sans autre condition que de l'aimer constamment. Ce Mariage fut solennisé peu après. L'ardeur de la zélée *Aune* pour la Conversion des Sauvages & pour le Voïage de l'*Amérique*, ne s'est point refroidie; & la tendresse du Cavalier *Anglois* pour son Epouse est toujours la même; ainsi l'on ne doute point qu'ils n'emploient leurs Richesses & tous leurs talens pour séconder les projets que le zèle de la Religion fera former. Si nous en aprenons quelques particularités dans la suite, nous en ferons part dans peu à nos Lecteurs. En attendant, nous leur donnerons dans peu quelques nouvelles de Missions Protestantes, dont nous avons parlé dans nos précédens Journaux.

E N I G M E

J' Ai des Frères en quantité.
 Mais à pas un je ne ressemble ;
 Et j' ai si peu de vanité ,
 Que lorsque nous sommes ensemble ,
 Je leur cède la primauté.
 Mon aîné vaut moins que le moindre ;
 Et je vaux encor moins que lui ;
 Mais lorsqu' à lui je veux me joindre ,
 Je lui fers d' un si bon apui ,
 Que par cèt heureux assemblage ,
 Il peut alors plus que celui ,
 Qui pouvoit huit fois d' avantage.

Quand je me trouve seul , je ne suis bon à rien ;
 Mon unique désir c' est d' être en Compagnie ,
 Et l' on me voit toujours faire beaucoup de bien ,
 A ceux à qui l' on m' associe.

On dit que ma figure à des perfection ,
 Qu' on ne peut rencontrer en aucune autre chose ;
 Et que pour faire d' elle une Métamorphose ,
 Bien des Savans ont eut de faulles visions.
 J' ai peur qu' en me cherchant avec un soin extrême ,
 Lecteur vous n' en fassiez de même ;
 Ou que trouvant le mot qui se raporte au mien ,
 Vous ne disiez de moi que vous ne tenez rien.

CACAPHONIE est le mot du Logogriphe du
 Mois de Juillet.

TABLE



T A B L E

L Lettre du Spectateur aux Editeurs.	87.
Le Spectateur Suisse.	88.
Lettre aux Editeurs.	96.
Extrait & Remarques critiques de deux Sermons prononcés à Berlin devant le Roi , par Mr. Reinbeck.	99.
L'illusion , Ode , par Melle. Roques.	121.
Histoire d'un Gentilhomme de Bohême & d'une Musul- mane.	124.
Conversation entre Aminte & Dorimene.	157.
Réponse aux Réflexions sur quelques Pensées de Mr. Pascal & sur la Critique que Mr. De Voltaire en a fait &c.	161.
La Belle Missionnaire , Histoire Angloise.	173.
Enigmes & Logogriphes.	177.



A V I S

LE Sr. D'EIRINIS, Docteur & Professeur Grec, mort depuis peu en Suisse, à l'âge de 103. ans, a exercé la Médecine & la Chimie avec beaucoup de succès dans plusieurs Villes de l'Europe, & spécialement à Paris, à Dijon, à Genève, & en plusieurs Villes de Suisse. Il a fait entr'autres, dans ces dernières, des découvertes très utiles de divers Minéraux, & nommément d'un Bithume d'Asphalt fort en usage dans la Médecine. Ce Docteur, pendant son séjour à Paris, y fit imprimer un Ouvrage en quatre Langues à l'honneur de LOUIS XIV. Il auroit été fâcheux pour le Public que les Secrets qu'il possédoit eussent été perdus; mais heureusement il les a transmis au Sr. Deirinis son Fils, qui est présentement à Berne. Il possède entr'autres la connoissance du Végétal, du Mineral & de l'Animal, demême que la composition de plusieurs Remèdes, qui étoient particuliers à son Père, & la manière de traiter diverses Maladies très difficiles. Il distribue actuellement les Remèdes suivans, qui sont de sa composition.

Le LAXATIVUM VIVUM, tiré par extrait des plus fines Drogues du Levant. Il est fort dur & se conserve plus de 10. ans. Les Boîtes sont de 3. de 4. ou de 6. Prises, qui se partagent avec le Couteau: Celles de 6. Prises se vendent un Ecu blanc, & les autres à proportion: Elles sont bien cachetées, & le nombre des Prises marqué dessus. Ce Remède est un excellent préservatif contre l'Apoplexie. Il aide à purifier la Masse du sang; il ouvre les Obstructions qui s'opposent à sa circulation; il embaume les Parties internes, qui se trouvent infectées; il évacue la Bile, & purge doucement par les Urines & par les Selles, suivant les humeurs qu'il rencontre; il procure le sommeil, & subvient aux Léthargiques; il soulage les grandes Douleurs de Tête, décharge les humeurs, qui affectent la vûe, dissout les Vers, & autres corruptions du Corps, sans préjudicier à l'Estomach. Il soulage ceux qui ont des difficultés d'Urine, ou qui se ressentent de Maux vénériens. Il convient aux Squinancies, à l'Hidropisie, à l'Asme, aux Crachemens de sang, au Rhumatisme, & plusieurs Gouteux mêmes en ont été soulagés. Il est bon dans les Pleurésies, en le prenant dans le commencement. Pour toutes ces Maladies, il en faut prendre une Prise, & continuer jusqu'à trois fois si le Mal l'exige, en laissant à chacune un jour d'intervale. Il en faut donner une petite Dose aux Enfans, par exemple à ceux qui sont
âgés

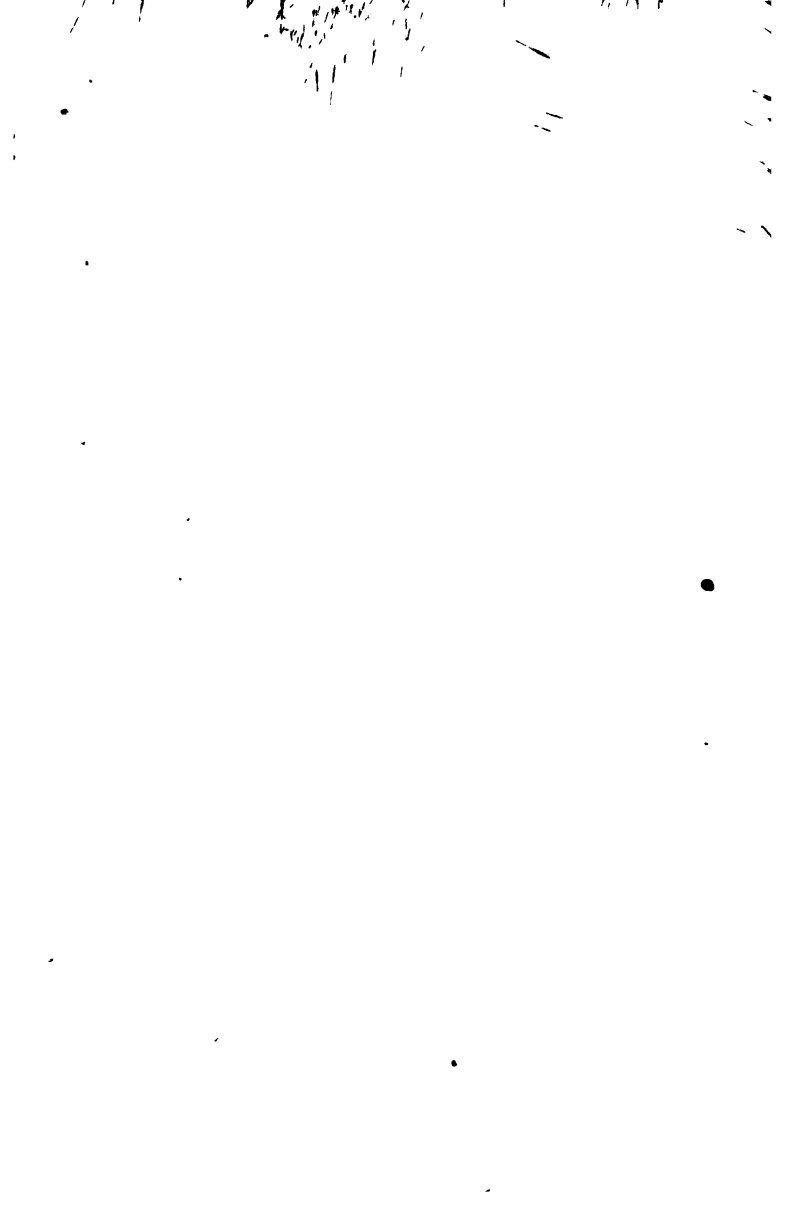
âgés de trois ans la grosseur d'une demi fève. Les Femmes enceintes peuvent en prendre la Demi Prise, demèmè que les Personnes faciles à purger. Les Personnes du Sexe, qui ne sont pas bien réglées peuvent s'en servir utilement. Ce Remède se prend une heure ou deux après le soupè : On le rape dans du Miel, ou de la Raisinée : On boit un Verre de Vin ensuîtè, & le lendemain on use de Bouillon, comme dans les autres Purgations. Il faut s'abstenir de sentir l'Air, pendant qu'il opère.

Le SEL DE CORAIL, qu'il vend aussi, est propre à purifier le sang. Il aide à dissoudre la Gravelle; il soulage les Maux de Reins, & fait cesser la faim canine. On met une Prise de Sel infuser dans une Bouteille de Vin blanc, qui prend la couleur de l'Eau de la Mer. Il en faut boire un Verre après chaque Repas, sans remuer la Bouteille, & la remplir de Vin à mesure que l'on en boit. Cette Prise peut servir pour 15. jours. Le Prix est de 30. Sols.

Il a de plus un SUCRE AROMATIQUE, qui guérit les mauvaises haleines, & fortifie l'Estomac. On en prend chaque matin la grosseur d'une fève, & on peut réitérer deux à trois fois par jour. Il y a des Boètes de 10. batz. & de 20. batz.

On trouve encòre chez lui une POUDRE ASTRALE spécifique contre le Scorbut. Elle affermit les Dents & fortifie les Gencives; elle enlève les Boutons du Visage; elle efface les tâches & les inflammations des yeux, & fortifie la vùe. On met tremper cette Poudre dans de l'Eau de pluie, avec laquelle on lave ou gargarise les parties malades. Les Boètes sont de 15. batz & d'un Escubano.





1738.

May: France à M. le Baron de
Berchev. — — — — p. 420